Zeitschrift: Schweizerische numismatische Rundschau = Revue suisse de numismatique = Rivista svizzera di numismatica

Herausgeber: Schweizerische Numismatische Gesellschaft

Band: 71 (1992)

Artikel: La chronologie du monnayage de Syracuse sous les Deinoménides : nouvelles données et critères méconnus

Autor: Knoepfler, Denis

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-175330

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DENIS KNOEPFLER

A la mémoire de Hansjörg Bloesch (1912–1992)

LA CHRONOLOGIE DU MONNAYAGE DE SYRACUSE SOUS LES DEINOMÉNIDES: NOUVELLES DONNÉES ET CRITÈRES MÉCONNUS*

Planches 1–3

I. Le témoignage des trésors

La belle publication récente du trésor dit de Randazzo (localité située au pied de l'Etna) par Mme Carmen Arnold-Biucchi[1] marque à coup sûr une étape importante dans l'étude du monnayage des cités de la Sicile orientale – et plus particulièrement de Syracuse – dans la première moitié du Ve siècle avant J.-C. Malgré sa dispersion regrettable aussitôt après sa découverte en 1980, ce trésor qui contenait au moins 539 tétradrachmes (et peut-être quelques exemplaires du fameux décadrachme syracusain connu sous le nom de «Damaréteion») est en effet l'un des plus considérables que l'on ait pour cette région et cette époque.[2] Son intérêt primordial, mais non exclusif, tient au fait qu'il permet

* Cette étude est issue d'un cours donné à l'Université de Neuchâtel en 1987/88 (deux de mes assistants, Mlle M. Spoerri et M. M.-A. Kaeser, m'ont successivement aidé à compléter le corpus de Boehringer par des enquêtes dans les catalogues postérieurs; au second je dois aussi la mise au net du tableau fig. 2, tandis qu'à Mme Chr. Tripet, secrétaire, revient le mérite d'avoir enregistré le texte). La partie centrale a fait par ailleurs l'objet d'une communication à l'Université de Genève le 8 mai 1989, puis à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, IVe section, dans la chaire de M. Georges Le Rider, le 8 mars 1990, sous le titre «Un tournant dans le monnayage syracusain de style sévère: la réforme orthographique de Hiéron». Enfin, après, avoir pris connaissance de la publication du trésor de Randazzo (infra n. 1), j'ai présenté là-dessus une brève communication au XIe Congrès International de Numismatique qui s'est tenu récemment à Bruxelles (8–12 septembre 1991): cf. Résumé des communications, p. 28. – A mes auditeurs, en particulier ceux de Paris et de Bruxelles et notamment aux professeurs Chr. Boehringer, H. A. Cahn et G. Le Rider, ainsi qu'à Mmes C. Arnold-Biucchi et D. Bérend, j'exprime ici encore ma vive reconnaissance pour leurs observations critiques: qu'ils veuillent bien ne pas me tenir rigueur de n'avoir pu toujours me rendre à leurs raisons. Enfin, je remercie Mme Silvia Hurter d'avoir accueilli mon article dans cette revue et d'avoir contribué à en établir l'illustration.

[1] The Randazzo Hoard 1980 and Sicilian Chronology in the Early Fifth Century B.C., ANS Numismatic Studies 19 (New York 1990), ci-après abrégé Randazzo Hoard. Voir sur cet ouvrage la recension critique que publie Chr. Boehringer ici même (p. 203 sqq.), dont je constate avec une vive satisfaction que la chronologie se rapproche singulièrement de celle qui est défendue ci-après.

[2] Pour la 1re moitié de Ve s. il n'y a en Sicile que le trésor de Géla, IGCH 2066 (sur lequel cf. infra n. 27–30) qui soit plus important pour le nombre des pièces recensées, car il est probable que le trésor de Randazzo, même au moment de sa découverte, ne contenait pas plus de 600 pièces (Randazzo Hoard, p. 11); pour la présence possible de «Damaréteia», cf. ibid., p. 12, n. 5).

d'établir un synchronisme assez précis entre des frappes bien datées de plusieurs ateliers siciliotes et quelques émissions, ou plutôt séries d'émissions, émanant de Syracuse.

Quoique les monnaies de cette cité constituent plus de la moitié du trésor tel qu'il nous est connu (308 pièces sur 539), ce ne sont pas elles – en bonne méthode – qui pouvaient servir de base à la datation de son enfouissement. Car si le corpus d'Erich Boehringer[3] reste un admirable instrument de travail pour tout ce qui touche au classement des émissions et donc à leur chronologie relative, on sait que la chronologie absolue proposée par ce savant n'est plus universellement admise depuis que, voici un quart de siècle, Colin M. Kraay[4] – à la mémoire de qui est du reste dédiée la publication du trésor de Randazzo – a fait valoir des arguments pour l'abaisser sensiblement, sans parvenir toutefois, tant s'en faut, à convaincre l'ensemble des numismates.[5] Face à ce véritable dilemme, avec toutes ses implications historiques et archéologiques, on ne peut que louer Mme Arnold-Biucchi d'avoir adopté la démarche qui s'imposait: c'est de laisser provisoirement à l'écart les deux systèmes en présence, pour chercher dans la fraction non syracusaine du trésor les indices permettant de déterminer le plus précisément possible la période à laquelle il fut constitué et puis enfoui par son propriétaire.

Un premier *terminus post quem,* absolument infranchissable, est fourni par des monnaies de Naxos, de Messana et de Rhégion dont la frappe ne saurait avoir commencé avant l'année 461. C'est alors en effet que les deux cités du Détroit, débarrassées de la tyrannie

[3] Die Münzen von Syrakus (Berlin 1929), abrégé ci-après Syrakus. Universellement reconnues, l'exhaustivité du catalogue et la solidité du classement ont été soulignées encore par T. Hackens, dans: Statistique et numismatique (Louvain 1981), p. 58–59, et par Chr. Boehringer, Nachbemerkung zu Erich Boehringer; Die M. von S. Einleitung und Texte zu Gruppe I, Reihe I, dans: Methoden der Antiken Numismatik, Wege der Forschung 259 (Darmstadt 1989), p. 70: «Die Zeit hat das Buch erstaunlich intakt belassen (G. Le Rider).» Le plus souvent, en effet, les nouvelles liaisons de coins ont confirmé l'ordre des séries constituées par B., sinon toujours les limites et séparations qu'il a cru devoir mettre entre elles.

[4] Greek Coins and History. Some Current Problems (London 1969), p. 19–42, avec l'importante recension de S. Jameson, NC 1971, p. 338–344. Voir déjà Kraay-Hirmer, Greek Coins (London 1966), p. 288, pour une esquisse prudente de la nouvelle théorie chronologique, que, par la suite, ce numismate a défendue avec conviction dans NC 1972, p. 13 sqq. (The Demareteion Reconsidered: A Reply) et reprise dans ACGC, p. 211; cf. aussi NC 1977, p. 196–197.

[5] Si plusieurs savants ont accepté cet abaissement chronologique du décadrachme – cf. par exemple G. Manganaro, loc. cit. en n. 7; T. Carradice – M. Price, Coinage in the Greek World (London 1988), p. 45 et 66; J. Melville Jones, A Dictionary of Ancient Greek Coins (London 1986), p. 69, s.v. Demareteion; H. Bloesch, Gr. Münzen in Winterthur (W. 1987), p. 85, n° 900, et Chr. Boehringer dans: Dewing Coll. (op. cit. en n. 32, p. 50–51), d'autres se sont montrés plus réticents, ainsi E. S. G. Robinson, A Catalogue of the Calouste Gulbenkian Collection of Greek Coins, I (Lisboa 1971), p. 87; G. K. Jenkins, The Coinage of Gela, AMuGS II (Berlin 1970), p. 27 sq.; cf., du même Münzen der Griechen (Fribourg 1972), p. 159 sqq., et Coins of Greek Sicily[2] (London 1976), p. 5 et 16 sqq.; ou même résolument opposés: c'est le cas notamment de H. A. Cahn, qui a exprimé récemment son attachement à la chronologie traditionnelle: voir Antikenmuseum Basel und Sammlung Ludwig. Gr. Münzen aus Grossgriechenland und Sizilien (Basel 1989), p. 125, no 433. Dans le même sens voir aussi P. Höfer (loc. cit. en n. 51 et 67) et déjà G. Biegel, Das Demareteion und die sizilischen Dekadrachmen, Münst. Num. Zeitschr. I, 1971, p. 1–5. – Pour le compromis tenté par M.-R. Alföldi, voir ci-après p. 32.

des fils d'Anaxilas (Diod. XI 76,5), reprirent leur monnayage propre,[6] tandis que cette date marque pour Naxos – comme pour d'autres cités (*ibid.*) – le retour des habitants sur le site de leur ville, événement célébré par l'émission d'un tétradrachme dont il y a cinq exemplaires, tous issus des mêmes coins, dans le trésor.[7] Les monnaies les plus récentes de Géla et d'Agrigente ne sont pas aussi précisément datées, mais il convient de souligner que ces tétradrachmes géloens appartiennent à un groupe que G. K. Jenkins place entre 465 et 450 environ,[8] les tétradrachmes acragantins devant, quant à eux, être en tout cas postérieurs à 470 selon le corpus en préparation de U. Westermark et datant ainsi vraisemblablement des alentours de 460.[9] En fin de compte, c'est le monnayage de Catane – une des cités les plus proches du lieu de trouvaille – qui livre l'indication chronologique la plus intéressante, bien exploitée par l'éditrice du trésor.[10] Celui-ci contient en effet 29 tétradrachmes émis par les gens de Catane (d'abord avec la remarquable légende KATANE au lieu de l'ethnique KATANAION) après leur réinstallation sur le site de cette ville, précédemment rebaptisée Aitna par Hiéron. Le *terminus post quem* ainsi obtenu, soit 466/5 (chute de la tyrannie à Syracuse) ou mieux *ca.* 463, date probable du retour des Cataniens, est certes plus haut que celui qui découle de la présence des monnaies de Naxos, Messana et Rhégion. Mais les quelque trente pièces de Catane forment un ensemble très cohérent, où pratiquement tous les chaînons d'une séquence continue sont représentés (alors que ces monnaies sont par ailleurs fort rares): si l'on admet qu'un coin égale une année, comme le fait non sans vraisemblance (en pareil cas) Mme Arnold-Biucchi[11] – puisque les coins de cette série s'avèrent avoir été utilisés le plus longtemps possible –, il semble très probable que ces émissions de Catane, connues actuellement par une bonne douzaine de coins de droit et de revers, peuvent s'étendre de *ca.* 463 à *ca.* 450.[12] Dès lors, c'est assez exactement du milieu du Ve siècle, dans la fourchette comprise entre 455 et 445, que doit dater l'enfouissement

[6] Cette chronologie des monnayages de Rhégion et de Zancle a été établie par E.S.G. Robinson, JHS 66, 1946, p. 17 sqq., et elle est très généralement adoptée (cf. Randazzo Hoard, p. 10 et 26).

[7] Randazzo Hoard, p. 61, nos 227–231. C'est l'émission no 54 de H.A. Cahn, Die Münzen der sizilischen Stadt Naxos (Basel 1944). «There is no doubt about the date of this issue», écrit à juste titre Mme Arnold-Biucchi (p. 29). Le fait qu'il n'y ait qu'une paire de coins donne à penser que cette monnaie à valeur commémorative a été frappée très peu après 461 (cf. Cahn, op. cit., p. 42 sqq.; Antikenmuseum Basel, p. 112, no 384). – Sur ces événements, voir G. Manganaro, La caduta dei Dinomenidi..., AIIN 21/22, 1974–1975, p. 9–40.

[8] Groupe III (Coinage of Gela, p. 52 sqq.). Cf. Randazzo Hoard, p. 21.

[9] Il s'agit des monnaies du type Antikenmuseum Basel, p. 82, no 254, datées là aussi entre 460 et 450. Cf. Randazzo Hoard, p. 19–20.

[10] Randazzo Hoard, p. 23: «The Amenanos/Nike tetradrachms from Katane are perhaps the most important and most interesting component of the hoard.» Déjà assez bien représenté dans le trésor d'Ognina 1923 (IGCH 2120), cette série a été étudiée, après W. Schwabacher, Röm. Mitt. 48, 1933, p. 121–126, et par Chr. Boehringer, SNR 57, 1978, p. 135, qui la situe justement entre 465 et 450.

[11] Ibid., p. 24, avec la n. 91, où l'auteur justifie de façon raisonnable cette équivalence, qui, bien sûr, n'est pas toujours de règle.

[12] Ibid., p. 39/40 «The Burial Date», avec un tableau des émissions les plus récentes de chacun des ateliers représentés dans le trésor.

du trésor de Randazzo, qu'il soit ou non à mettre en relation avec le soulèvement sikèle de Doukétios.[13]

Etablie indépendamment de toute référence au monnayage de Syracuse (sinon, bien sûr, à son histoire), cette datation qui a pour elle les meilleures garanties, et qu'aucun numismate actuel ne voudra ni ne pourra sans doute contester fondamentalement, met d'emblée en évidence l'inadéquation du système chronologique de Boehringer, à tout le moins pour la période qui va de 474 (victoire de Cumes sur les Etrusques) à 450 environ. Telle serait en effet, selon l'auteur de *Die Münzen von Syrakus,* la date de son groupe IV (séries 13–18), caractérisé au droit par la présence d'un monstre marin (*kétos*) dans l'exergue.[14] Or que constate-t-on? Sur les 308 monnaies de Syracuse thésaurisées à Randazzo (constituant le 57% du tout) il n'y en a que 15 qui appartiennent à ce groupe, en se répartissant pour ainsi dire également entre la série 13 (7 pièces) et la série 14a (8 pièces). Les séries 14b–18, pourtant encore antérieures à 450 d'après Boehringer, ne sont absolument pas représentées dans le nouveau trésor. Un tel décalage ne pourrait s'expliquer que si l'on avait affaire à un atelier nettement plus éloigné que les autres ou frappant de façon intermittente. Comme c'est évidemment tout le contraire, il faut admettre que la chronologie traditionnelle est ici trop haute d'une quinzaine d'années au moins. Le groupe au *kétos* n'a certainement pas commencé en 474 (de fait, le lien du monstre marin avec la fameuse bataille navale au large de Cumes n'a jamais été démontré et a souvent paru douteux même aux tenants de cette chronologie[15]) mais seulement vers 460 pour se prolonger vraisemblablement jusqu'après 440. Ainsi se trouve brillamment confirmée, à mon avis, la datation que proposait naguère C. M. Kraay, puisque c'est après la chute des Deinoménides qu'il plaçait le début du groupe IV de Boehringer, et plus précisément vers 460.[16]

A première vue, on peut croire que telle est aussi la conclusion de Mme Arnold-Biucchi: «The hoard evidence», écrit-elle à la dernière page de son commentaire, «also

[13] Cette éventualité est évoquée par l'auteur de la publication. Sur Doukétios, voir en dernier lieu E. Galvagno, Ducezio *eroe:* storia e retorica in Diodoro, dans: Mito-Storia-Tradizione. Diodoro Siculo e la storiografia classica (Catania 1991), p. 99–124, avec toute la bibliographie récente (p. 104, n. 22).

[14] Syrakus, p. 41 sqq. Sur la signification du *kétos* et son prétendu lien avec la bataille de Cumes – fondement d'une chronologie que Boehringer a empruntée ici à B.V. Head, On the Chronological Sequence of the Coins of Syracuse, NC 1874, p. 1 sqq. (cf. cependant HN^2, p. 172, où le numismate anglais jugeait déjà ce rapprochement «very doubtful») –, voir la n. suivante.

[15] Ainsi H.A. Cahn, Antikenmuseum Basel, p. 125, no 435: «Das Ketos (...) wurde als Symbol des Seesiegs Hierons über die Etrusker bei Kyme (474/73) gedeutet, ist aber eher als allgemeines Meersymbol zu verstehen, ebenso wie die Delphine.» Contre l'interprétation traditionnelle s'étaient déjà élevés, pour des raisons chronologiques, K. Regling, Gnomon 6, 1930, p. 63, et G. E. Rizzo, Saggi preliminari sull'arte delle monete nella Sicilia greca (Roma 1938), p. 30 sq., qui proposaient de faire commencer le groupe IV en 479 (contra: Jenkins, Coinage of Gela, p. 23, pour qui «there seems no very good reason for rejecting the link between the Ketos issue and Kumai).

[16] Gr. Coins and History, p. 36 (cf. p. 31 pour l'argument fondé sur le *kétos*). – Ce que démontre en tout cas le nouveau trésor, et de façon définitive, c'est que la tentative de Regling et de Rizzo pour mettre le début du groupe IV en 479 (voir la n. précédente) ne saurait être retenue.

shows that at Syracuse the ketos group, Group 4, did not begin in 474 B.C. but some 10 to 15 years later».[17] On s'attendrait par conséquent à la voir dater de *ca.* 460, au plus tôt de *ca.* 465, le début de la série 13, qui est la première du groupe au *kétos*. En réalité, elle le place vers 470 déjà, pour la raison que cette série, stylistiquement proche de la dernière du groupe précédent (groupe III, série 12), devrait encore appartenir à la fin du règne de Hiéron; car le décadrachme, qui fait partie de cette série (12e), ne saurait, en tout état de cause, être beaucoup postérieur à 470 (bien qu'une datation plus basse encore ait été proposée par Kraay et d'autres: voir ci-après). C'est seulement la série 14, marquant «a new beginning» après cette «transitional phase» (*ibid.*), qui correspondrait, en 465/6 à l'avènement de la démocratie.

Si séduisante qu'elle doive apparaître à certains, cette chronologie de compromis ne me semble pas recevable. Il ne me vient certes point à l'esprit de contester l'évident rapprochement stylistique établi entre les «Damaréteia» (ou les tétradrachmes qui leur sont associés, Boehringer n°s 379–391; pl. 23–24), et le revers de certaines émissions de la série 13 (représentées par une pièce dans le trésor de Randazzo: cf. n° 528; ici *pl. 3,28*). Mais étant donné sa célébrité, le décadrachme a pu être imité bien des années après sa frappe par un graveur en quête de modèle: de fait, Mme Arnold-Biucchi considère cette imitation comme «a stereotyped, lifeless, rendering of the severe style of the Damareteion» (*ibid.*), ce qui montre bien que la parenté stylistique n'est pas nécessairement synonyme de proximité chronologique. Le grand inconvénient du système proposé par l'éditrice, c'est qu'il oblige à étirer le groupe IV sur une durée d'environ trente-cinq ans (470–435): en effet, force est désormais d'admettre que les séries 14b–18, qui, au témoignage du trésor de Randazzo et du trésor à peine plus tardif de Villabate,[18] n'ont guère pu commencer avant 455–450, s'étalent jusque vers 435, puisqu'elles correspondent aux deux tiers de la vie du groupe (à en juger par le nombre des coins de droit[19]). Cette date de *ca.* 435 pour la fin du groupe IV est d'ailleurs confirmée par le trésor de Sélinonte 1923;[20] elle permet au surplus de loger sans problème les émissions des groupes V et VI (séries 19 à 25) dans les dix ou quinze années qui suivent, puisque Boehringer laissait curieusement un vide d'une décennie entre la fin du monnayage étudié par lui et le début de celui qui avait fait l'objet du livre de L. Tudeer.[21]

[17] Randazzo Hoard, p. 47, Signalons ici trois fautes d'impressions qui peuvent être gênantes: p. 35, le nombre des pièces appartenant au groupe IV est de 15 (et non de 5); p. 32, dans le tableau, écrire «to Series 14a» (non 16a) et juste au-dessus no 523 (non 533); la légende des pl. 10–11 doit également être rectifiée. Autres coquilles: cf. infra, p. 209, n. 21 (Chr. B.).

[18] IGCH 2082: vers 445.

[19] L'ensemble du groupe IV comporte environ 45 coins de droit; or les séries représentées à Randazzo (13–14a) n'en ont qu'une quinzaine. Cf. R. Ross Holloway, The Coinage Production in the Sicilian Greek Mints, dans: Rythme de la production monétaire de l'Antiquité à nos jours (Louvain 1987), p. 11 sqq., avec le tableau de la p. 19 («revised chronology»).

[20] IGCH 2084. La date de ca. 435 pour la fin du groupe IV est acceptée par Mme C. Arnold-Biucchi (Randazzo Hoard, p. 46).

[21] Die Tetradrachmenprägung von Syrakus in der Periode der signierenden Künstler (Berlin 1913). Sur cet intervalle que la nouvelle chronologie permet de combler, cf. Kraay, Gr. Coins and History, p. 38.

Ce qui est fort gênant aussi dans la solution retenue par Mme Arnold-Biucchi, c'est sa chronologie du groupe III (séries 6–12), car elle implique, contre toute vraisemblance, que la très grande majorité des monnaies syracusaines trouvées à Randazzo (281 pièces sur 308) ont été frappées plus de vingt, voire plus de trente ans avant l'enfouissement du trésor. Sur ce point, en effet, l'éditrice a adopté une position somme toute assez traditionnelle. Assurément, elle concède à C. M. Kraay que le groupe III ne saurait prendre fin dès 479, comme croyait devoir l'admettre E. Boehringer, qui était acculé à l'hypothèse véritablement absurde d'une interruption du monnayage syracusain entre cette date et la bataille de Cumes (474), quand la cité, sous Gélon puis sous Hiéron, fut à l'apogée de sa puissance: pour Mme Arnold-Biucchi, le groupe III, avec ses nombreuses séries et sous-séries (dont celle du décadrachme), se prolongerait tout de même jusque vers 470. Mais elle n'a pas voulu suivre Kraay – avec qui elle regrette de n'avoir pu entamer «any thorough discussion of the hoard»[22] du fait de sa mort inopinée en 1982 – dans la tentative faite par celui-ci pour placer la fin du groupe en 461 seulement. Surtout, il lui a paru impossible d'en placer le début, avec ce savant, au lendemain de la bataille d'Himère (480): elle a jugé nécessaire, ici, de rester absolument fidèle à la chronologie de Boehringer, qui, on le sait, pensait que le groupe III commence avec la mainmise de Gélon sur Syracuse en 485; le fait que des numismates tels que G. K. Jenkins et H. A. Cahn[23] aient toujours défendu cette chronologie a visiblement joué un rôle dans le choix de l'auteur, ce qui ne signifie pas, bien entendu, que leur opinion ait été son seul argument.

Déterminant, à ses yeux, semble être le témoignage de deux autres trésors siciliens, qui avaient pourtant déjà été examinés par Kraay en relation avec l'exposé de son nouveau système. Il s'agit d'abord du trésor de Passo di Piazza,[24] trouvé près de Géla en 1934, qui contenait 18 tétradrachmes (et un nombre inconnus de didrachmes) de Syracuse, dont les plus récents font partie de la série 6,[25] c'est-à-dire du tout début du groupe III: si l'enfouissement de ce trésor était certainement antérieur à 480, comme on a pu le croire, cela prouverait évidemment que le groupe III a débuté dès avant

[22] Randazzo Hoard, p. 9 (préface). Pour une nécrologie et une bibliographie de ce savant, voir Essays Kraay/Mørkolm (Wetteren 1990), p. ix sqq. (M. Thompson).

[23] Pour celui-ci, cf. en dernier lieu Antikenmuseum Basel, p. 124, no 432 (tétradrachme daté «um 485», bien qu'il n'appartienne pas au début du groupe III, étant proche de B. 189, série 9a: cf. notre tableau fig. 2). Quant à Jenkins, s'il maintient ici aussi la date de 485 pour le commencement du groupe III, il fait passer après le «Damaréteion», daté traditionnellement de 480/79, toute la série 12a–d, développant en cela une suggestion de Ch. Seltman, Greek Coins[2] (London 1955 [1960]), p. 124, n.3: cf. Coinage of Gela, p. 22–23. Cette solution n'est pas retenue par C. Arnold-Biucchi, qui s'en tient au classement de Boehringer, mais accepte d'abaisser la date du décadrachme jusque vers 470.

[24] IGCH 2068. Cf. Kraay, Gr. Coins and History, p. 28–29; NC 1972, p. 13 sqq.

[25] L'émission syracusaine la plus récente – en admettant qu'aucun des didrachmes non recensés n'était plus tardif encore – est le no 85 de Boehringer (V 41/R55), identification qui ne paraît toutefois pas assurée (signe de doute chez Jenkins).

Himère; mais cette datation est, de l'aveu même de Mme Arnold-Biucchi,[26] trop haute de quelques années, de sorte que l'on ne saurait s'appuyer là-dessus pour faire commencer avant 480 les premières émissions du groupe III. Plus solide paraît de prime abord l'argument tiré du grand trésor de Géla,[27] qui doit encore faire l'objet d'une publication détaillée par G. K. Jenkins: il y a en effet, dans ce vaste ensemble de plus de 1000 pièces (dont 870 encore réunies à Géla), 31 tétradrachmes (et 2 didrachmes) syracusains, mais sensiblement plus anciens que ceux du trésor de Passo di Piazza: aucun n'appartient ou groupe III, le plus récent étant un exemplaire de l'émission Boehringer n° 46 (groupe II, série 4). L'enfouissement de ce trésor est à situer vers 485 selon Jenkins.[28] Regardant cette date comme la plus basse qui soit admissible (en raison de l'absence dans le trésor des dernières émissions du 3e groupe d'Agrigente, qui seraient nécessairement antérieures à 482), Mme Arnold-Biucchi estime que le groupe II de Syracuse «must have started *before* 485 B.C.»[29], ce qui achève de la convaincre que le groupe III, lui, doit commencer dès 485. Mais en réalité le contenu du trésor de Géla peut fort bien s'accommoder d'une datation entre 485 et 480: loin d'être un *terminus ante quem*, l'année 485 doit être considérée comme un *terminus post quem*, et cela non seulement avec Kraay, mais aussi avec Chr. Boehringer, M. Price–N. Waggoner et d'autres encore.[30] Rien n'empêche donc, ou plutôt tout recommande, d'en revenir – malgré l'opposition vigoureuse des partisans de la chronologie haute[31] – à l'opinion ancienne qui rapportait tout naturellement à Gélon les innovations du groupe II par rapport au groupe I (apparition de la *nikè* et des dauphins) et plaçait ce tournant non pas en 510, ni même en 490,[32] mais bien en 485.

[26] Randazzo Hoard, p. 18, 24/25, et 41/42. Contre la datation haute (entre 484 et 480) défendue par J. P. Barron, The Silver Coins of Samos (London 1968), p. 42, cf. Jenkins, Coinage of Gela, p. 21/22 et 154 (inventaire), qui propose «ca. 480–478», date adoptée dans IGCH et Randazzo Hoard; si la chronologie défendue ci-après est acceptée, il faudra considérer l'année 478 comme un *terminus post quem* pour l'enfouissement du trésor de Passo di Piazza, (le *terminus ante q.* étant *ca.* 475: Chr. Boehringer, ci-après dans son c. r., p. 207).

[27] IGCH 2066. Cf. Kraay, loc. cit.

[28] Coinage of Gela, p. 20–21 et 150–151 (inventaire).

[29] Randazzo Hoard, p. 46. Cf. p. 41: «I see no reason to date the Gela hoard any later than 485 B.C.» (de fait elle adopte la fourchette 490–485 pour son enfouissement); dans le même sens, cf. R.T. Williams, NC 1972, p. 2 sqq. et 16.

[30] Kraay, Gr. Coins and History, p. 28 («The highest date for the burial of Gela hoard is 485, or more probably 484»); Chr. Boehringer, JNG 18, 1968, p. 95 («Nach den oben Gesagten möchte man seine Verbergung gegen 480 ansetzen, keinesfall vor 485») et ci-après dans son c. r., p.207; M. Price–N. Waggoner, Archaic Silver Coinage. The Asyut Hoard (London 1975), p. 20 et surtout 121: «It now seems clear that a date nearer 480 than 485 is probable for the deposit of the Gela hoard»), etc.

[31] Ainsi K. Regling, Gnomon 6, 1930, p. 631, dans son c.r. du corpus de Boehringer; et ce dernier repoussait catégoriquement le lien alors admis entre la victoire olympique de Gélon en 488 et la *nikè* du groupe II: «485, soweit müsste man herabgehen, ist zu spät für die ersten Münzen mit der Nike» (Syrakus, p. 91).

[32] La date de 490 pour le commencement du groupe II et celle que propose C. Arnold-Biucchi, Randazzo Hoard, p. 47, dans le sillage de G.K. Jenkins, Coinage of Gela, p. 43, et de Chr. Boehringer, dans: The Arthur S. Dewing Collection of Greek Coins (New York 1985), p. 47, qui date de «ca. 485–483» la série 4 de B. (ce qui implique une datation vers 490–485 pour la série 3, bien qu'il fasse descendre jusque vers 485 la fin du groupe I (séries 1–2). R. Ross Holloway, loc. cit. en n. 19, propose l'année 487 (?) pour le passage de I à II; H. A. Cahn, lui, ne modifie que légèrement la chronologie de Boehringer (500–485 au lieu de 520–485).

Est-ce à dire qu'il faille adopter en tous points, maintenant qu'est prouvé le bien-fondé d'un abaissement général de la chronologie, la reconstitution proposée par C. M. Kraay pour l'histoire monétaire de la cité sous les Deinoménides? Je crains, pour ma part, que l'excellent numismate n'ait à son tour été victime de l'idée reçue selon laquelle la bataille d'Himère serait nécessairement le pivot de cette histoire, puisqu'il fixe à l'année 480/79 précisément le passage du groupe II («earliest dolphins») au groupe III («massive issues»). Ce qui me semble certain, en tout cas – et j'entends le démontrer –, c'est que la distinction usuelle entre ces deux groupes n'est pas numismatiquement établie: il s'agit d'une création largement artificielle de Boehringer, qui, prisonnier en quelque sorte de son système (fondé sur l'identification du décadrachme au «Damaréteion» des lendemains d'Himère), a été contraint d'introduire dans la séquence des émissions syracusaines une coupure censée correspondre à cet événement majeur que fut la mainmise de Gélon en 485; faute de quoi sa chronologie n'eût pas manqué d'apparaître d'emblée suspecte, car celle qui était en vigueur depuis Head (1874)[33] avait l'incontestable avantage d'expliquer par l'entrée en scène du tyran de Géla la double modification typologique dont il vient d'être fait mention. Le paradoxe, c'est que l'on ait négligé – ou, plutôt, refusé – de prendre en considération les seuls critères (mis à part le style) qui auraient dû permettre depuis longtemps non pas, à proprement parler, de constituer de nouveaux groupes (car, encore une fois, il n'y a pas de véritable solution de continuité au sein du grand ensemble II–III) mais de tracer une ligne de partage susceptible, elle, d'être datée avec une très satisfaisante précision: c'est principalement l'orthographe de la légende et, secondairement, la coiffure de la nymphe, qui changent pour ainsi dire simultanément. Il paraît temps d'exploiter ces deux critères, le premier surtout, en toute rigueur et honnêteté. Alors seulement il y aura lieu de s'interroger, en guise de conclusion, sur la place à attribuer au fameux décadrachme, dont la datation en 461 n'est à coup sûr pas le résultat le plus solide de la si méritoire révision opérée par Kraay.

II. La réforme orthographique de Hiéron

Le remplacement de *qoppa* (ϙ) par *kappa* (κ) dans l'ethnique *Syrakosiōn* des monnaies de style sévère a évidemment été observé depuis longtemps – pour ne pas dire toujours – par les numismates. Mais ils ne paraissent pas avoir essayé, jusqu'ici, de dater ce changement de façon tant soit peu précise, faute d'en avoir compris l'exacte nature. De fait, E. Boehringer met la substitution de κ à ϙ sur le même plan que le passage de Α à A[34], comme s'il s'agissait dans les deux cas d'une évolution purement formelle, d'une différence en quelque sorte stylistique, dont il serait téméraire de faire un critère chronologique sérieux. Même ceux qui ont cru pouvoir l'alléguer au titre d'argument adventice contre le système en vigueur ont manifestement partagé ce point de vue; c'est

[33] Loc. cit., en n.14; cf. HN², p. 172. C'est notamment la chronologie adoptée par E. Babelon, Traité II 1, col. 1519/20 (d'après A. Evans, NC 1874, p. 197 sqq.).

[34] Syracus, p. 94, en commentant la dédicace de Gélon à Delphes et celle de Hiéron sur un casque d'Olympie (voir ci-après pour ces documents).

ainsi qu'on lit sous la plume de C. M. Kraay que «too much weight cannot be put upon single occurrences of particular *letter forms*»[35] (souligné par moi). Or, on a affaire ici à tout autre chose, qui n'a rien à voir avec le redressement de la barre de l'*alpha* ou la modification de la forme du *sigma* (dans les monnaies de Messana par exemple): cet abandon du *qoppa* au profit du *kappa* est un changement de signe affectant la manière de transcrire les syllabes *ku/ko* (gutturale sourde + voyelle d'arrière[36]). Il s'agit donc, ni plus ni moins, d'une réforme orthographique: réforme ponctuelle assurément, mais réforme tout de même , c'est-à-dire décidée par l'Etat à un moment bien précis, exactement, comme ce sera le cas plus tard à Naxos[37] avec le remplacement de X par Ξ pour noter le son *ks*, ou à Syracuse même[38] (et ailleurs) avec l'introduction des lettres ioniennes H = *ē* et Ω = *o*.

S'étant mépris sur le caractère de cette remarquable substitution de κ à ϙ, l'auteur du corpus des monnaies syracusaines n'en a pratiquement tiré aucun parti. Certes, il a bien vu que le changement se produisait à l'intérieur de son groupe II et plus précisément de sa série 4, sans retour en arrière (abstraction faite de l'utilisation de deux revers de cette série dans la série 5[39]). Force est toutefois de constater qu'il n'en a pas tenu compte – ni même fait mention – dans le classement interne des émissions de cette série, classement qui, il est vrai, pourrait donner à penser qu'exista une assez longue période de flottement[40] pendant laquelle les graveurs eurent recours indifféremment à l'orthographe ancienne et à l'orthographe moderne. Mais dans quelle mesure cette conclusion est-elle inéluctable? Notons d'abord que la difficulté, apparente ou réelle, vient seulement des tétradrachmes, car pour ce qui est des didrachmes le classement de Boehringer suppose au contraire une césure absolument nette entre les deux graphies: au coin de droit V28 correspondent les quatre coins de revers R33–36 (B.50–53; *pl. 2, 5–7*), dont l'ordre de fabrication (ou du moins d'utilisation) est établie par la

[35] Gr. Coins and History, p. 29–30. Même chose chez Chr. Boehringer, JNG 18, 1968, p. 92 («Hier sind ϙ und Α dem K und A gewichen»), qui a vu pourtant qu'à la différence du remplacement progressif de l'*alpha* ancien par l'*alpha* récent le remplacement de *qoppa* par *kappa* avait été «schlagartig»; d'où sa juste remarque concernant «diese Änderung der offiziellen Schreibweise des Stadtnamens auf Inschriften und Münzen».

[36] Cf. par exemple M. Lejeune, Phonétique grecque (Paris 1979), p. 27 § 2. Pour la sourde, les alphabets archaïques conservent les deux signes que leur fournissait l'alphabet sémitique, K (κάππα: hébr. *kap*) et ϙ. (qόππα: hébr. *kop*).

[37] On sait qu'il s'agit là d'un effet de l'abandon de l'ancien alphabet eubéen («rouge») par cette colonie de Chalcis, où X = ks. Pour la date de ce changement de lettre, et non de «forme» (vers 430), cf. H.A. Cahn, Naxos, p. 54; M. Burzachecchi, in: Gli Eubei in Occidente (Taranto 1979), p. 209 sqq.

[38] Le changement est à situer vers 410 et il me paraît avoir été réalisé, sinon du jour au lendemain, du moins en très peu de temps, même si le classement en vigueur peut donner l'impression contraire (cf. L. Tudeer, op. cit. en n. 21, p. 80, 124, 139 sqq. et 173).

[39] Dans la série 5 telle que l'a constituée Boehringer (Syrakus, p. 16–17 et 123–125); tous les coins de revers appariés au droit V30 viennent en effet de la série 4; or, parmi eux R27 a encore *qoppa*, ce qui signifie que V30 a été utilisé, au moins en partie, en même temps que les droits de la série 4. Voir ci-dessous.

[40] C'est ce que laisse entendre Kraay lui-même, Gr. Coins and History, p. 30 n. 1: «*Koppa* [sic] is invariable up to R25; from R26 to R32 it *alternates* [the italics are mine] with *kappa*, but thereafter *kappa* is invariable.» Cf. déjà Traité I, col. 1521/22, avec la bibliographie antérieure.

détérioration progressive du coin de droit;[41] or, chose remarquable, les deux premiers revers ont *qoppa* (R33–34), les deux derniers *kappa* (R35–36).

Voyons alors comment se présente, à cet égard, la séquence plus complexe des tétradrachmes de la série 4(–5), où sept revers (R22–25, 27, 30 et 32) offrent encore la graphie ancienne, tandis que la nouvelle se trouve déjà sur six autres (R26, 28, 29, 31, 38 et 39). La numérotation des coins dans le corpus ne doit pas faire illusion: elle ne correspond pas à un ordre chronologique strict. Car ce classement, outre qu'il n'est pas en tous points également assuré – comme Boehringer le reconnaissait du reste fort honnêtement[42] –, n'implique nullement que les revers liés au premier coin de droit de la série (V26) soient toujours antérieurs à ceux qui sont associés au second (V27). Le parallélisme au moins partiel des deux séquences avait été bien vu par ce savant.[43] Plus récemment, il a été encore démontré, et surtout mieux mis en évidence au moyen du tableau que je reproduis ici *(fig. 1)*, dans une étude stylistique consacrée aux *Meister der spätarchaischen Arethusaköpfe*.[44] Ce travail ayant souvent été négligé par les numismates,[45] il vaut la peine d'en exploiter ici les résultats essentiels. La chose est d'autant plus intéressante pour le problème qui nous occupe que l'auteur, Mme H. Scharmer (élève de H. A. Cahn), ne prétend pas remettre en question le classement – et encore moins la chronologie – de Boehringer; d'autre part, l'alternance *qoppa/kappa* ne joue dans son travail qu'un rôle bien secondaire, ce qui donnera peut-être à mes conclusions (quand elles s'accordent avec les siennes) un poids accru.

Au début de la série 4 il faut de toute évidence placer non seulement R22–R24 avec Boehringer, mais aussi R30, et sans doute R32, avec H. Scharmer.[46] Le revers R24

[41] Boehringer, Syrakus, p. 15.

[42] Ibid.: «Die Reihenfolge von R22 bis R29 ist nicht durchweg sicher».

[43] Ibid.: «Es muss an zwei Münztischen geprägt werden».

[44] H. Scharmer, Ant. Kunst 10, 1967, p. 97–100 et pl. 28–29. Dans le tableau de la page 98, j'ai supprimé au bas de la colonne «Didrachmen» la mention du coin R65 (attribué au «Krobylos-Meister»), car le droit V46 auquel il est apparié appartient à une série plus tardive et c'est par erreur que l'auteur range ce couple sous le no 54 de Boehringer (il s'agit en fait du no 97; le no 54 désigne une drachme, dont H. Scharmer montre justement, p. 97 n. 10, qu'elle n'appartient pas au grupe II). D'autre part, j'ai ajouté dans la colonne médiane, à la hauteur de R28 (B. 57) la mention du droit V30, qui a été malencontreusement omise, laissant croire que V27 est aussi apparié à R26–28, ce qui ne correspond pas à la vérité (du moins en l'état de nos connaissances).

[45] Vu la date de sa parution, il ne pouvait guère être connu de C.M. Kraay et de Chr. Boehringer publiant leurs travaux vers la fin des années soixante. L'article de H. Scharmer est en revanche régulièrement cité dans les catalogues de H.A. Cahn (cf. supra n. 9).

[46] Art. cit., p. 94/95 et tableau. Déjà Boehringer avait reconnu l'appartenance de R30 et 32 «dem bekannten Meister», mais il considérait ces deux coins comme «matt im Vergleich zu R24», et malgré la liaison établie par R24 entre V26 et V27 il estimait que le second droit n'avait pas été mis en place en même temps que le premier. Si l'on peut hésiter à ranger R32 dans la suite immédiate de R30, c'est que V27, selon Boehringer (Syrakus, p. 121), serait plus endommagé avec R32 (B. 49) qu'avec R31 (B. 48), en tout cas «bei einzeln Ex.»; mais la comparaison qu'on peut établir sur la base d'exellentes photos récentes (par exemple, pour B. 48, Giessener Münzhandl. 58, 1992, no 90, ou Antikenmuseum Basel no 430 = *pl. 2, 8* et, pour B. 49, Sammlung eines Kunstfreunds no 59), montre que le dommage est identique dans les deux émissions, ce qui laisse libre de placer le no 49 avec *qoppa* (très peu) avant le no 48 avec *kappa*. Il est absolument certain, par contre, que B. 47 (V27/R24; cf. e. g.

(pl. 2, 10), qui assure la liaison et la contemporanéité des droits V26 et V27 (alors intacts l'un et l'autre), est manifestement l'œuvre du même graveur, ou «Meister des grossen Arethusakopfes» (Scharmer), que les quatre revers de la série précédente (R18–21; *pl. 2, 9*); cet artiste est également l'auteur des revers 30 et 32, qui ont été gravés un peu plus tard, comme le prouve le fait que V27, seul droit associé à ces revers, présente désormais un petit dommage (entaille aux jarrets des chevaux).[47] Aux côtés du maître a travaillé un autre graveur, à qui sont dus les revers R22 *(pl. 2, 11)* et R23[48]: c'est le sous-groupe dit «um R33» (Scharmer), puisque c'est à ce graveur que l'on peut attribuer aussi, en toute certitude, la confection du premier revers des didrachmes (R33),[49] le second (R34) étant en revanche une création du maître lui-même.[50] Une découverte récente a révélé en outre que le coin R22 fut profondément retravaillé en sa partie centrale par un troisième artiste, qui, selon l'éditeur de cet *unicum* [51] *(pl. 2, 12)*, pourrait être le futur «Maître au Krôbylos» (voir ci-après), vu que la nouvelle effigie offre plus d'un trait commun (malgré l'absence du toupet éponymique) avec celle de ce graveur. Quoi qu'il en soit, un fait notable unit tous les revers de cette première phase: la légende y est toujours orthographiée avec *qoppa*, ce qui confirme leur ancienneté relative.

C'est avec deux revers tout à fait novateurs, R31 et R29, que l'on peut, ou plutôt que l'on doit, faire commencer la phase de transition, qui se caractérise par le recours simultané aux deux orthographes. R31 *(pl. 2, 8)* se signale d'emblée à l'attention par le fait que le graveur – dit pour cette raison «Linksmeister» (Scharmer)[52] – a orienté à gauche la figure de la nymphe, que le «Maître de l'Aréthuse» et ses premiers collaborateurs avaient toujours tournée à droite. Ce qui assure la position du

Antikenmuseum Basel, no 427 = *pl. 2, 10*) est antérieur à ces deux émissions, de sorte que l'on ne comprend pas pourquoi H. Scharmer a voulu placer R24 après R30 dans son tableau (cf. notre fig. 1).

[47] Voir la n. précédente.

[48] Déjà Boehringer, loc. cit., rapprochait ces deux coins, mais croyait devoir les attribuer au graveur de V26–27 et de R18–21 («Meister des gr. Arethusakopfes»). Cf. aussi H. A. Cahn dans un travail inédit cité par H. Scharmer, art. cit., p. 94 n. 2 («Kurzhaarmeister: R22, R23, R42»).

[49] Art. cit., p. 97/98. H. Scharmer range également dans ce groupe le coin R27: mais voir ci-après.

[50] Cf. déjà Cahn dans le travail cité supra n. 48; Antikenmuseum Basel, no 429 = pl. 2, 6 (et no 426 pour R33 = pl. 2, 5).

[51] P. Höfer, Beitrag zur spätarchaischen Silberprägung von Syrakus (Feldkirch 1982); cette brochure a aussi été éditée dans la liste 49, novembre 1982, de J. Elsen (Bruxelles). L'auteur publie là trois tétradrachmes provenant d'un trésor trouvé en 1970 sur le territoire de Camarine, dont la publication incombe à Chr. Boehringer (trésor dit par lui de Comiso dans son c. r. de *Randazzo Hoard*, ci-après p. 207). Il s'agit d'un ex. de l'émission B. 38 (V26/R22), d'un ex. d'une variante non connue encore de E. Boehringer (V26/R22 retouché, à l'exception des dauphins et de la légende: cf. vente J. Elsen 3, 1985, no 42) et enfin d'un ex. qui témoigne d'une association inédite des coins V31 et R28 (voir ci-dessous). Le trésor de Randazzo n'a pas fait connaître de nouveaux ex. de ces deux associations jusque-là inconnues (mais en revanche un ex. de B. 38; cf. no 236), ce qui montre que l'on est encore à la merci d'autres découvertes, par exemple de pièces révélant une association de V26 avec R30–32.

[52] Art. cit., p. 96/97. Dans le travail cité supra n. 48, Cahn constituait déjà un groupe dit du «Linksmeister», à qui il attribuait aussi le coin R26, où H. Scharmer reconnaît la main d'un autre graveur (cf. Antikenmuseum Basel, no 430 et 431 = pl. 2, 8 et 3, 17).

«Linksmeister» au début de cette phase, c'est d'une part l'association de R31 avec V27 (B. 48), coin déjà en usage dans la phase précédente et qui cesse après cela d'être utilisé; c'est d'autre part que cet artiste doit également avoir confectionné le troisième revers des didrachmes (R35), où non seulement l'Aréthuse se présente tout pareillement à gauche, mais où, pour la première fois, la légende est avec *kappa (pl. 2, 7)*. Or, précisément, R31 adopte aussi la nouvelle orthographe.[53] Cette orthographe, R31 l'a en commun par ailleurs avec R28–29. Non sans vraisemblance, Boehringer mettait R29 *(pl. 2, 13)* à la suite immédiate de R28 *(pl. 2, 15)* et il les plaçait tous deux à la fin de la série 4,[54] puisque le graveur de ces deux coins a bien des chances d'être l'auteur du dernier des quatre revers de didrachmes associés à l'unique droit V28, soit R36. H. Scharmer ne conteste pas fondamentalement cette opinion, mais elle montre que R36 appartient à une étape plus avancée[55] dans la carrière du graveur qu'elle baptise du nom de «Krobylos-Meister»; c'est en effet cet artiste de grand talent qui a modifié durablement la coiffure de l'Aréthuse en relevant la natte (jusque-là tombante) pour la nouer sur la nuque et faire jaillir un toupet, ou *krôbylos,* à l'extrémité du bandeau.

Quel est le premier coin de revers du «Maître au Krôbylos»? Sur ce point, H. Scharmer s'écarte plus nettement de l'ordre proposé dans le corpus, puisqu'elle considère que c'est R29, non R28, et qu'elle met ces deux revers avant R26 et R27. Elle constate en effet que R26–28 sont déjà appariés à un nouveau coin de droit (V30) ou même à deux (V31 pour R26), alors que R29 ne l'est pas encore; d'autre part et surtout, elle estime que l'Aréthuse au toupet de R27 *(pl. 2, 14)* – qui, à son avis, ne saurait guère être l'œuvre du créateur de ce type[56] – doit nécessairement s'inspirer de la nymphe telle qu'elle apparaît en R28–29 (bien que ces deux revers aient *kappa,* alors que l'autre a *qoppa*). Si je crois pouvoir adhérer à son classement, c'est qu'une preuve a été fournie – sans que l'on s'en aperçoive, ou du moins qu'on le signale – de l'ancienneté relative de R29. De ce revers associé seulement, semble-t-il, à V26 (B. 45), Boehringer ne connaissait qu'un unique exemplaire et si usé au droit, qu'il était impossible de déterminer «ob die Verletzung auf dem Pferderücken schon vorhanden war».[57] Or, depuis, sont apparus sur le marché au moins trois nouveaux exemplaires beaucoup mieux conservés, dont l'un a été connu de H. Scharmer[58] mais n'a pas été exploité par elle malgré son excellent état de conservation, et dont les deux autres, publiés

[53] Cette caractéristique du «Linksmeister» n'est pas mentionnée par H. Scharmer, qui ne s'est souciée de l'opposition *qoppa/kappa* qu'à propos des deux maîtres principaux.

[54] Syrakus, p. 15: «R28 und R29 gehören des Stiles wegen an das Ende».

[55] Art. cit., p. 96 et n. 7: «Boehringer führt R36 in Gruppe II nur auf, weil sie mit einer Vorderseite dieser Gruppe verbunden ist. R36 tritt jedoch einmal in Reihe VI auf, zusammen mit V46.» Ce que Sch. aurait pu ajouter, c'est que de tels liens entre les groupes II et III révèlent le caractère artificiel de cette séparation (voir encore ci-après).

[56] Ibid., p. 99: «R27 steht in Zusammenhang mit R29, das heisst R29 muss vorher entstanden sein, denn der Krobylos-Meister wird kaum R27 als Vorbild gewählt haben.»

[57] Syrakus, p. 120 no 45. De cet exemplaire de la coll. Pennisi à Acireale (Catania) seul le revers est reproduit en photo pl. 2.

[58] Art. cit., pl. 28, 11 (revers seulement): «Privatbesitz.» Il ne s'agit à coup sûr pas de l'ex. Pennisi ni de l'ex. signalé dans la n. suivante, ni de celui qui est reproduit ici *(pl. 2, 13),* d'après Sotheby New York, June 1991 (Hunt II), 246.

respectivement en 1984[59] et en 1991 *(pl. 2, 13)*, révèle un coin de droit encore intact. Comme, en revanche, ce coin est déjà endommagé au-dessus du dos des chevaux quand il est associé à R27 (B. 43) et à R28 (B. 44), force est d'en conclure que R29 précède chronologiquement R27–28, et non l'inverse.

Il reste à déterminer – pour évaluer la durée de cette phase de transition – quels sont les derniers coins de revers avec *qoppa* et à quel moment de la séquence ils se situent. Un revers ainsi orthographié, R25 *(pl. 3, 18)*, doit encore être attribué au «Maître de l'Aréthuse».[60] En dépit de sa parenté étroite avec R24, ce revers ne saurait en effet être rangé dans la première phase, car, comme l'a observé Boehringer sans en tirer toutes les conséquences, c'est en cours de frappe avec R25 (B. 41) que V26 commence à se détériorer, d'où la présence de la blessure caractéristique sur un exemplaire au moins de cette émission.[61] Il en découle que R25, avec *qoppa*, a été confectionnée (ou en tout cas utilisé) après – et non avant – R29 et R26 *(pl. 3, 17)*, avec *kappa*. On doit en inférer, même si H. Scharmer exprime l'opinion contraire,[62] que le «Maître de l'Aréthuse» a continué à travailler – peu de temps sans doute – après l'entrée en scène du «Maître au Krôbylos», qui fut d'abord apprenti à ses côtés ainsi qu'on vient de le voir. Il se peut même que le vieux maître, mécontent des changements apportés par son élève, l'ait forcé sur un point à revenir en arrière: on s'expliquerait au mieux, de cette façon, que le coin R27, très semblable à R29 par la présentation de la nymphe (chevelure avec *krôbylos*) et par la disposition de la légende (double interponction[63] entre la fin et le début de l'ethnique) soit à nouveau avec *qoppa*, bien qu'il se situe certainement à un moment où le remplacement de cette lettre par *kappa* était décidé. R27 serait donc l'œuvre du jeune «Maître au Krôbylos», alors que H. Scharmer le range de façon peu convaincante[64] dans son groupe «um R33», qui appartient clairement à la première phase de la série 4.

Ce qui ne saurait faire aucun doute, c'est que cet artiste devint rapidement le maître principal de l'atelier monétaire: quand il créa R28 – où le *qoppa* d'autrefois a définitivement cédé la place au *kappa* de l'orthographe réformée –, il n'avait plus de rival. En effet, pour la frappe de ce revers, on le voit utiliser souverainement, en quelque sorte,

[59] Liste Münzen und Medaillen 469 (August 1984), no 5 (ill.). J'ignore le lieu de conservation actuel de cette pièce.

[60] Attribution admise par Boehringer, Syrakus, p. 15 et 119, no 4, comme par H. Scharmer, p. 94 et tableau, et par H. A. Cahn, Antikenmuseum Basel, p. 124, no 428 («ein späteres Werk des ersten Meisters»).

[61] Naville 4, 1922, no 300 (= B. 41, 2). L'ex. de la Weber Collection, no 1550, présente en revanche un droit encore intact, de même que l'ex. du Musée de Bâle (voir la n. précédente).

[62] La conclusion de son travail est en effet «dass die profiliertesten Stempelschneider, der Meister des grossen Arethusakopfes und der Krobylos-Meister, nicht gleichzeitig oder abwechselnd arbeiteten, sondern dass der eine den anderen ablöste» (art. cit., p. 99).

[63] Cette particularité notable ne se retrouve par ailleurs que sur le revers R22, dont on vient de voir qu'il fut retouché par un graveur qui pourrait bien ne faire qu'un avec le (futur) «Maître au Krôbylos» (cf. supra n. 51); c'est un argument supplémentaire pour attribuer R27 au même graveur (voir aussi la note suivante).

[64] Car elle reconnaît en même temps sa parenté étroite avec R29 (cf. supra, n. 56). De fait, Cahn mettait déjà R27 avec R29 et R38–39 pour les attribuer à un «Flachkopfmeister» (cf. Scharmer, art. cit., p. 94, n. 2) qui ne fait qu'un avec le «Krobylos-Meister».

les trois enclumes dont disposait depuis peu l'atelier de Syracuse: sur l'une d'elles se trouvait encore le vieux coin V26, tout à fait à bout de course, tandis que sur les deux autres il y avait maintenant les droits V30 et V31, dont Boehringer a fait assez artificiellement les piliers d'une série distincte (série 5), quand bien même tous les revers associés à V30 apparaissent déjà dans la série 4;[65] distinction que H. Scharmer a en partie entérinée, puisque, si dans son tableau, elle range V30 à la suite de V27 et en parallèle à (la fin de) V26, elle met V31 après V30, sans s'apercevoir que R26, qui établit la première liaison entre ces deux coins, est en réalité antérieur à R28.[66] Il est vrai qu'elle ne pouvait savoir encore que ce dernier revers avait été lui aussi combiné avec V31, chose qu'a révélée une monnaie publiée seulement en 1982.[67] On peut donc faire aujourd'hui l'économie de cette subdivision en deux séries et considérer 4–5 comme une seule et même série, liée d'ailleurs – comme on le verra encore – à la série 6 (bien que celle-ci soit censée constituer le point de départ d'un nouveau groupe). Il convient en revanche de marquer que le groupe II se répartit, chronologiquement et donc historiquement, en trois phases: une première pendant laquelle *qoppa* est encore seul en usage; une seconde, mais qui n'a pas pu durer plus d'une année (puisqu'elle commence quand V26 a déjà passablement servi et se termine avant que ce coin ne soit mis au rebut) au cours de laquelle l'introduction du *kappa,* pourtant décrétée par l'Etat, a rencontré une certaine résistance de la part du chef-graveur et grand artiste en fonction depuis déjà assez longtemps, une troisième enfin qui s'ouvre lorsque le nouveau maître de l'atelier impose pour toujours la nouvelle orthographe.

On constate ainsi que l'étude minutieuse de H. Scharmer, une fois rectifiée sur quelques points en fonction surtout d'éléments nouveaux, met en lumière, et pour ainsi dire à l'insu de l'auteur,[68] le caractère très abrupt et non pas progressif du changement orthographique opéré par les graveurs syracusains au terme d'une brève période de transition qui les montre curieux d'une part d'innover sur le plan iconographique, obligés d'autre part d'accroître singulièrement leur production. Il serait dès lors capital pour l'histoire du monnayage syracusain de pouvoir dater l'événement – car c'est bien d'un événement qu'il s'agit – avec quelque précision. A première vue, la chose paraît fort malaisée, puisque les chronologies monétaires proposées jusqu'ici impliquent pour cette réforme des dates passablement divergentes. En effet, du système mis en place par

[65] L'innovation (relative) ne se manifeste que dans les revers R38–40 (tous trois attribuables également au «Krobylos-Meister» d'après H. Scharmer), qui, dans l'état actuel des connaissances, ne se trouvent associés qu'au second des deux droits en question; mais ceux-ci sont très proches stylistiquement (Boehringer, Syrakus, p. 16), et, on le sait maintenant, doublement liés par R26 et R28.

[66] Il ressort pourtant clairement du catalogue de Boehringer que V26 est encore à peu près intact quand il est associé à R26 (B. 42; cf. par exemple Sammlung eines Kunstfr., no 60, ou SNG ANS Sicily III, no 8, ou Antikenmuseum Basel, no 431 = *pl. 2, 17*) tandis que ce coin, on l'a vu, est déjà endommagé dans l'émission B. 44 (V26/R28).

[67] Cf. supra, n. 51. L'éditeur a bien souligné cette nouveauté («Unsere Stempelkombination ist bisher nicht bekannt»), mais il n'en a pas vu véritablement l'intérêt pour la chronologie relative et le classement des émissions; de fait, sa datation des trois tétradrachmes publiés par lui reste très traditionnelle («um 490, jedoch keinesfalls später als 485»).

[68] Puisque H. Scharmer, encore une fois, ne s'est point souciée de cette réforme, notion qui n'apparaît du reste pas dans son article.

Boehringer et défendu aujourd'hui encore par de nombreux numismates – dont, on vient de le voir, en particulier H. A. Cahn et son école, de même que G. Manganaro[69] – il découle que la substitution de *kappa* à *qoppa* daterait de 490 au plus tard (le groupe II s'étendant pour eux de *ca.* 510–500 à 485). Une date plus tardive, vers 483–482, ressortait des manuels de Head et de Babelon;[70] or cette datation est celle qu'adoptent de nouveau (implicitement) les auteurs de divers catalogues, ainsi Mme D. Bérend dans le récent fascicule consacré à Syracuse de la collection de l'American Numismatic Society[71] ou surtout Chr. Boehringer dans la publication, par L. Mildenberg et S. Hurter, de la collection Dewing et cela en raison de ses aménagements qu'il a apporté à la chronologie de son père.[72] Pour C. M. Kraay, qui est l'un des rares savants à avoir pris clairement position là-dessus, la lettre ϙ «remains current until 480, and is superseded only when the massive issues begin after Himera»[73]. Enfin, c'est seulement de 470 – voire plus tard encore – qu'il faudrait placer le changement si l'on suivait Michael Vickers[74] dans sa proposition (qui ne paraît encore qu'esquissée) d'abaisser vers 474, au plus tôt, le début du groupe II. Une bonne vingtaine d'année sépare ainsi les deux datations extrêmes, ce qui pourrait donner à penser que les moyens de fixer la chose manquent cruellement.

Pourtant, si les inscriptions syracusaines ne sont pas abondantes, on a la chance de posséder quelques dédicaces publiques d'un grand intérêt pour la chronologie de la réforme. Les deux plus importantes, déjà connues de Boehringer, sont d'une part la dédicace du trépied élevé par Gélon à Delphes après la victoire d'Himère, d'autre part la consécration faite à Olympie par Hiéron d'un casque (en réalité, on le sait maintenant, de plusieurs) pris aux Etrusques vaincus dans la bataille navale de Cumes. Quoique gravée à l'étranger, la dédicace delphique est clairement «rédigée dans un alphabet

[69] Art. cit. supra n. 7, p. 31. En effet, si l'historien italien adopte l'opinion de Kraay quant à la date basse du «Damaréteion» (qu'il situe plus précisément en 463), il modifie peu la chronologie des groupes I–III, se bornant «in via di ipotesi» à mettre le groupe II – au cours duquel s'accomplit le changement orthographique (dont il ne dit mot) – entre 500 et 485 (au lieu de 510–485 chez B.).

[70] Cf. supra, n. 14 et 33.

[71] SNG ANS, Sicily III (1986), nos 1 sqq. La série 3 étant datée de *ca.* 485–484, la série 4 de *ca.* 484–483 et la série 5 de *ca.* 482, cela entraîne pour la réforme une date autour de 483. Même chose, à très peu près, dans Dewing Coll., loc. cit. en n. 32 (série 4 «ca. 485–483 B.C.»).

[72] Loc. cit. en n. 32; cf. déjà JNG 18, 1968, p. 95, où l'auteur propose en effet de placer les dernières émissions avec *qoppa* vers 480, cela sur la base des trésors de Géla (cf. supra n. 30) et de Caltagirone (= Mazzarino – Monte Bubbonia: IGCH 2071), lequel contenait 61 tétr. de Syracuse jusqu'au no 333 de Boehringer (série 12c) avec 1 dr. de la série 12d (= B. 354) et dont l'enfouissement doit se situer vers 470 au plus tard (cf. C. Arnold-Biucchi, Randazzo Hoard, p. 44, contre la datation trop basse de Kraay); voir maintenant le tableau chronologique donné ci-après dans son c. r., p. 208.

[73] Gr. Coins and History, p. 29.

[74] Persépolis, Athènes et Sybaris: questions de monnayage et de chronologie, Rev. Et. Gr. 99, 1986, p. 239–270 et notamment 267 sq., où V. adopte les vues de Kraay sur le décadrachme, et propose «d'associer les tous premiers dauphins [groupe II, série 3] et la victoire ailée survolant le char à la victoire navale de Cumes en 474, à la victoire de Hiéron sur Agrigente et Himère en 472, ou bien [!] à sa victoire dans les courses de chars olympiques en 468»; cf. du même NC 1985, p. 1–44, en particulier 38. Sur la «révolution chronologique» de V., voir par exemple P. Amandry, BCH 112, 1988, p. 591 sqq.

syracusain», tandis que la signature de l'artiste qui fit le trépied et la *nikè* «l'est dans un alphabet de type oriental et en dialecte ionien».[75] Reproduisons le fac-similé et la transcription de ce texte justement célèbre *(pl. 1, 1–2):*

ΓΕΛΟΝΟΔΕΙΝΟΜΕΝ ΑΝΕΘΕΚΕΤΟΠΟΛΛΟΝΙ ΣΥΡΑΟΣΙΟΣ	Γέλōν ὁ Δεινομέν[εος] ἀνέθēκε τȣ̄πόλλōνι Συραοσιος.
ΤΟΝΤΡΙΠΟΔΑ:ΚΑΙΤΕΝ:ΝΙΚΕΝ:ΕΡΓΑΣΑΤΟ ΒΙΟΝ:ΔΙΟΔΟΡΟ:ΥΙΟΣ:ΜΙΛΕΣΙΟΣ	τὸν τρίποδα : καὶ τὲν : Νίκēν : ἐργάσατο Βίōν : Διοδόρō : υἱὸς : Μιλέσιος.

L'occasion de la consécration ne faisant aucun doute,[76] on peut établir assez précisément la date à laquelle le monument fut érigé. Il paraît clair en effet que le projet – même dans l'hypothèse où il aurait été conçu immédiatement après la bataille de 480[77] – ne saurait avoir été réalisé à Delphes avant l'automne 479, quand la menace perse, au soir de Platées, cessa de planer sur la Grèce centrale. C'est d'ailleurs vraisemblablement après la libération de sa patrie, consécutive au combat naval du cap Mycale (480), que Bion de Milet entreprit d'exécuter le trépied syracusain; celui-ci était d'or au témoignage des auteurs anciens, et P. Amandry vient de démontrer qu'il se dressait au sommet d'une colonne (sans doute de bronze) reposant elle-même sur la base campaniforme conservée.[78] Bref, on ne risque guère de se tromper en plaçant seulement

[75] L. Dubois, Inscriptions grecques dialectales de Sicile (Rome/Paris 1989), p. 97–98, no 93, avec la bibliographie antérieure. Pour la signature de Bion de Milet, cf. P. Amandry, dans: J. Boardman, A Conference at the Homereion in Chios 1984 (Oxford 1986), p. 209 et fig. 7. Je suis redevable à M. Fr. Lefèvre, membre de l'Ecole française d'Athènes, de l'envoi de la photo donnée ici (cliché inédit de P. Amandry). – C'est tout à fait en vain que R.T. Williams, dans son essai de réfutation de la chronologie proposée par Kraay, a tenté d'affaiblir la valeur de l'argument tiré de l'inscription de Gélon, en mettant en évidence le fait que cette base est un bloc de calcaire noir «almost certainly local Delphian» et que la signature est l'œuvre d'un lapicide ionien: «is it likely that a mason was sent from Syracuse just to carve the six words of script at the top?» (NC 1972, p. 7–8, no 22). De toute façon il est certain qu'au moins un architecte syracusain est venu à Delphes; et ce *tektôn* pourrait fort bien avoir gravé ce texte de trois lignes qui est «la plus belle inscription qu'on ait trouvé à Delphes» (P. Amandry, BCH 111, 1987, p. 83).

[76] Le rapport avec Himère est clairement établi par Diod. XI 26, 7; plus clairement encore Athénée, VI 231 F, citant Phainias d'Erésos, auteur d'un ouvrage Sur les tyrans de Sicile (Fr. Wehrli, Die Schule des Aristoteles 9², Basel 1969, fr. 11) et Théopompe de Chios (F. Jacoby, FgrHist 115, F 193), situe le monument de Gélon καθ' ο ὕς χρόνους Ξερξης ἐπεστράτευε τῇ Ἑλλάδι. Cf. aussi Bacch. III 15–17 et la scholie à Pind., Pyth. I 155.

[77] A quel moment de l'année on l'ignore, car le prétendu synchronisme des batailles de Salamine et d'Himère n'est qu'une légende née précisément dans le milieu des tyrans de Syracuse, puis développée au IVᵉ siècle: cf. Ph. Gauthier, Le parallèle Himère-Salamine au Vᵉ et au IVᵉ siècle avant J.-C., Rev. Et. Anc. 68, 1966, p. 5 sqq.; D. Asheri, CAH² IV (1988), p. 73 sq.

[78] BCH 111, 1987, p. 79–92; cf. J.-Fr. Bommelaer, Guide de Delphes. Le site (Paris 1991), p. 188–189, no 518; aussi maintenant, K. Krumreich, Goldene Dreifüsse der Deinomeniden von Delphi, JdI 106, 1991, p. 37–62, qui place l'offrande de Gélon le plus tôt possible après 480, du moins pour sa conception, et conteste qu'il s'agisse d'une réponse au trophée de Platées. – A Olympie, Gélon et les Syracusains consacrèrent après Himère trois cuirasses de lin, qui étaient déposées dans un trésor de l'Altis (Paus, VI 19, 7) et ont évidemment disparu.

vers 478, l'année même de la mort de Gélon, l'érection du premier monument des Deinoméides. Si, par conséquent, le lapicide chargé de la gravure a écrit l'ethnique sous la forme Συραϙόσιος, c'est que l'on avait encore et toujours recours au *qoppa,* à cette date dans les actes officiels de Syracuse. Etait-il, en revanche, déjà sorti de l'usage quand, un peu plus tard (mais sans doute dès avant Cumes), Hiéron à son tour fit élever à Delphes un monument très semblable,[79] sinon identique? On ne saurait malheureusement l'affirmer, la seconde base étant beaucoup moins bien conservée et l'ethnique (à supposer qu'il y en eût un) ayant complètement disparu.[80] Mais cela est infiniment probable, comme on va le voir.

Car, à défaut de ce document, on peut alléguer pour le règne de Hiéron trois casques inscrits provenant du butin fait sur les Etrusques. Boehringer ne connaissait encore que celui, de type italique, qui se trouve depuis fort longtemps au British Museum (pl. 1, 3). C'est d'ailleurs toujours le seul pour lequel on dispose d'un fac-similé, que je crois utile de reproduire ici avec, de nouveau, la transcription:[81]

ΘIARONOΔEINOMENEOϹ ΚAITOIϹVRAKOϹIOI TOIΔITVRANAΠOKVMAϹ	Ηιάρōν Δεινομένεος καὶ τοὶ Συρακόσιοι τῶι Δὶ Τυρ(ρ)αν⟨ὸν⟩ ἀπὸ Κύμας.

Deux trouvailles plus récentes, publiées l'une en 1960[82], l'autre en 1979[83], ont révélé que Hiéron avait fait inscrire le même texte sur toute une série de casques, tant grecs (type corinthien) qu'italo-étrusques; cela a permis de corriger en toute certitude la curieuse forme TVPAN (ligne 3), qui avait été jusque-là interprétée de diverses façons: à la lumière des nouveaux exemplaires il faut, en effet, lire Τυρ(ρ)αν⟨ὸν⟩ (génitif

[79] Sur ce monument cf. P. Amandry, loc. cit. Le fait qu'il repose sur le même soubassement que celui de Gélon paraît indiquer que leur construction à tous deux avait été entreprise au lendemain d'Himère (cf. aussi R. Krumreich, art. cit. p. 49). Mais si l'on en croit Théopompe, Hiéron mit du temps à trouver l'or épuré dont il avait besoin pour l'offrande du trépied et de la *nikè* (cf. supra n. 76), d'où aussi la mention du poids dans l'inscription dédicatoire (voir la n. suivante). Il n'y a pas de raison sérieuse de mettre la chose en rapport avec la victoire de Cumes, comme le font (après d'autres) R. Meiggs – D. M. Lewis, A Selection of Gr. Hist. Inscr. (Oxford 1969), p. 21; cf. F. Courby, Fouilles de Delphes, II La terrasse du temple (Paris 1927), p. 250.

[80] «Il n'en subsiste que le nom du dédicant Θιάρōν (bloc no 1617)», écrit L. Dubois, op. cit. en n. 75, p. 98 n. 13. Mais ce que D. a pris pour un fragment de la base n'a aucun rapport avec elle (même erreur chez Jenkins, Coinage of Gela, p. 9 et n. 56): il s'agit d'un morceau trouvé ailleurs (inv. no 2476), que H. Pomtow datait de 482 et où il restituait après Th. Homolle, BCH 21, 1897, p. 403 sq., Θιάρōν [ὁ Δεινομένεος ἀνέθēκε Συραϙόσιος] (Syll.[3] [1915], no 35 A); sur cette attribution arbitraire à Hiéron, cf. P. Bourguet, FD III 1 p. 79 n° 136. L'inscription de la base de Hiéron ne conserve plus, elle, que la fin du patronyme, Δεινομέ]νεος aussitôt suivi par le verbe ἀνέθēκε. A la ligne 2 on lit encore λεπτὰ, qui précédait un montant en talents.

[81] Réédité en dernier lieu par L. Dubois (op. cit. en n. 75), p. 98, no 94a.

[82] G. Daux, BCH 84, 1960, p. 721 et fig. 12 (Chron. des fouilles en 1959). Cf. H. Jucker, Mus. Helv. 21, 1964, p. 186 et pl. II 2. Repris dans SEG XXIII 253 (cf. XXIV 315 et XXIX 411), et par L. Dubois, loc. cit., no 94b.

[83] Arch. Delt. 29, 1973–1974 (1979), Chron. B. 2, p. 343, et pl. 216. Cf. notamment BCH 104, 1980, p. 611 et fig. 64, G. A. Pikoulas, Horos 1, 1983, p. 59, qui transcrit à tort Ἰάρων et Τυραννῶν avec *oméga* (d'où SEG XXXIII 328), et L. Dubois, loc. cit., p. 99, n. 15.

d'origine: «enlevé aux Tyrrhanes = Tyrsènes»). Ce qui est bien plus important pour notre propos – et n'a pas été relevé[84] –, c'est d'avoir désormais l'assurance que la graphie Συρακόσιοι avec *kappa* n'est pas due à une autre petite négligence de ce graveur (qui aurait modernisé abusivement l'orthographe de l'ethnique), mais correspond bel et bien à un usage nouveau, déjà généralisé au moment de la bataille de Cumes. Autrement dit, la réforme était chose faite aux alentours de 474, alors qu'elle était encore à venir en 479 ou même, on l'a vu, 478. On ne saurait donc admettre pour le changement la date bien trop haute qu'implique le système de E. Boehringer, ni celle, nettement trop basse, qui ressort de l'hypothèse esquissée par M. Vickers: la vérité se trouve, assez exactement, au milieu.

Cette conclusion aurait pu être tirée depuis bientôt un siècle.[85] Or, aujourd'hui encore on répugne à la faire et en tout cas à l'utiliser comme critère chronologique précis. Rien ne le montre mieux que la récente publication d'un remarquable *kérykeion* de bronze acquis en 1978 par le Museum für Kunst und Gewerbe de Hambourg[86]: cet objet d'un demi-mètre de long porte en effet l'inscription δαμόσιον Συρακοσίōν «(caducée) officiel des Syracusains» *(pl. 1, 4)*. Le style de la gravure permet de l'attribuer avec grande confiance à la première moitié du Ve siècle. W. Hornbostel – suivi d'ailleurs par les épigraphistes[87] – le date plus précisément de la période 485–470, tout en marquant sa préférence pour la seconde partie de cette période, soit le règne de Hiéron. En fait, la présence du *kappa* dans ce texte on ne peut plus officiel aurait dû permettre d'être tout à fait catégorique: on est certainement après 479/8, comme l'a suggéré Peter Herrmann[88]. Si l'éditeur a préféré retenir le *terminus post quem* de 485, c'est parce que l'ouvrage de référence pour les écritures archaïques, le manuel de L. H. Jeffery, enseigne que la substitution de *kappa* à *qoppa* n'a pas été réalisée du jour au lendemain mais qu'il y a un décalage d'une dizaine d'années, sur ce point, entre les légendes monétaires et les inscriptions monumentales: «The die engravers», écrit l'épigraphiste britannique,[89] «were apparently quicker than some other writers to abandon *qoppa*». Mais cette

[84] Ainsi par L. Dubois, qui a bien marqué en revanche que la forme TVPAN devait être corrigée (cf. déjà G. Daux loc. cit., et M. Guarducci, Epigrafia Greca, I, 1964, p. 346) ou du moins considérée comme une abréviation de (cf. le même dans Bull. épigr. de la REG 100, 1987, p. 448, no 757), une étrange hypothèse est faite sur cette forme abrégée par O. Hansen, Hermes 118, 1990, p. 498, qui n'a pas connu le 3e casque, dont l'inscription, confirmant celle du 2e, anéantit son exégèse.

[85] C'est en effet en 1894 qu'a été découverte la base de Gélon à Delphes; quant au premier casque dédié par Hiéron, il a été acquis par le British Museum dès 1827. Cf. Antike Helme (...) des Antikenmuseums Berlin (1988), p. 97 sq. et 248 sq.

[86] W. Hornbostel, Jahrbuch der Hamburger Kunstsammlungen 24, 1979, p. 46–62, notamment 46 sqq. et fig. 19–21 et 38.

[87] Ainsi les auteurs du SEG XXIX 940, ou L. Dubois, op. cit. en n. 75, p. 95, no 89, avec ce commentaire: «L'absence de *qoppa* et la présence du delta sicilien de forme D mettent l'écriture de cette inscription à mi-chemin entre celles des dédicaces 93 [Gélon] et 94 [Hiéron].»

[88] Consulté par W. Hornbostel, l'épigraphiste de Hambourg a en effet «einen Ansatz zwischen 480–470, allenfalls 485–470 v.Chr. vorgeschlagen» (p. 53), en alléguant nos inscriptions et l'opinion de L. H. Jeffery (pour laquelle voir ci-après).

[89] The Local Scripts of Archaic Greece (Oxford 1961), p. 265 (cf. aussi 263). Pas de note additionnelle là-dessus dans la réédition du manuel procurée par A. W. Johnston (Oxford 1990), dont le supplément ne fait pas mention du nouveau *kérykeion* inscrit (cf. p. 460, Syracuse A–C).

observation résulte bien sûr de l'adoption trop confiante de la chronologie de Boehringer, comme s'il était interdit à un spécialiste de l'écriture d'exercer son esprit critique dans le domaine de la numismatique. Le comble, à dire vrai, c'est de voir ensuite de savants numismates voler au secours de cette chronologie en alléguant l'opinion de Miss Jeffery: ainsi R. T. Williams[90], selon qui les graveurs de coins, comme les peintres de vases, feraient usage d'une écriture plus moderne que les lapicides contemporains, pour la raison que «a die cutter might well prefer to use simple forms for his tiny letters». Mais c'est une affirmation qui ne saurait s'appliquer au cas particulier de *qoppa/kappa,* puisque les scripteurs ont changé de lettre, non de forme: prétendre que l'une de ces lettres est plus simple que l'autre n'a, dès lors, aucun sens.

Il faut bien reconnaître que cette confusion a ses racines chez Boehringer lui-même, dont l'attitude à l'égard du témoignage des inscriptions a été singulière, pour ne pas dire plus. D'entrée de jeu, en effet, on le voit déclarer que les dédicaces des Deinoménides n'apportent rien pour la datation des monnaies: «Die bis heute aufgefundenen Inschriften syrakusischer Weihgeschenke lehren uns für den Zeitansatz der Münzen nichts.»[91] Tout au contraire, ce sont les monnaies qui nous permettraient de faire «eine merkwürdige epigraphische Beobachtung». Remarquable assurément, puisque l'on apprendrait ainsi qu'à Delphes en raison du caractère sacré de l'offrande, Gélon eut recours à des lettres d'une vénérable antiquité («altertümliche Buchstaben»), quand bien même on faisait déjà usage des nouvelles, à la même époque, dans la production des monnaies de l'Etat. J'aurais pu me dispenser de citer cette étonnante pétition de principe, si l'opinion de Boehringer était demeurée isolée. Mais K. Regling d'emblée lui fit écho dans le compte rendu développé qu'il donna du corpus de Syracuse, en soulignant la justesse de l'opinion selon laquelle la présence du *qoppa* dans la dédicace delphique «sich aus dem heiligen Zweck erklärt» et en cherchant à l'appuyer au moyen d'un exemple emprunté à la numismatique byzantine qui n'a strictement rien à voir avec le problème posé par le changement en question.[92] Et, plus récemment, c'est un autre excellent numismate qui a cru pouvoir mettre les «indices épigraphiques» au dernier rang des critères utilisables pour fixer la chronologie des séries monétaires.[93]

On ne jugera peut-être pas inutile, dans ces conditions, que j'essaie de confirmer par des arguments numismatiques la datation obtenue ci-dessus pour la réforme orthographique. Ils me sont du reste fournis par des observations que je trouve consignées dans

[90] NC 1972, p. 7, no 22, en citant Jeffery, p. 63 et 65, laquelle était d'ailleurs obligée de constater que les monnaies sont parfois plus conservatrices, en matière d'écriture – ou disons mieux d'alphabet –, que les inscriptions lapidaires , les exemples classiques étant fournis par Corinthe (maintien de l'initiale Ϙ) et par Athènes (légende AΘE). Pour l'opinion de Williams sur la base de Gélon, cf. supra, n. 75.

[91] Syrakus, p. 93.

[92] Gnomon 6, 1930, p. 637: «Etwas Ähnliches ist es (eineinhalb Jahrtausende später), wenn auf byzantinischen Münzen im Christusnamen noch die alten Formen M und N stehen, im übrigen aber die neuen, kursiven Formen verwandt werden (ZfN 33, 279)». De nouveau, donc, la substitution du *kappa* à *qoppa* est assimilée fautivement à un changement dans la forme d'une seule et même lettre.

[93] H. A. Cahn, cité par Chr. Boehringer, JNG 18, 1968, p. 91: «Gewiss sind epigraphische Indizien die letzten, die man bei Münzen einer Dauerprägung zum Datieren heranziehen sollte», qui renvoie à cet auteur sans référence.

le corpus syracusain et dont le mérite revient à son auteur. Boehringer a remarqué qu'une parenté stylistique très étroite unissait *le droit* V26 de Syracuse *(pl. 2, 11–15* et *pl. 3, 17–18)* et un droit de Géla, qui est le coin O32 *(pl. 3, 19)* chez G. K. Jenkins: les ressemblances dans le traitement du quadrige, de l'aurige et de la *nikè* sont même si nombreuses qu'on peut attribuer les deux coins au même artiste.[94] Or, dans le système de Boehringer, le coin syracusain doit avoir été gravé vers 500 avant J.-C., puisque c'est avec ce droit que s'ouvre la série 4 (groupe II). Pour le savant allemand il n'était alors guère facile d'expliquer comment un seul et même artiste avait pu, avant 485, travailler pour Syracuse et pour Géla, deux cités séparées et ennemies: pas question, en tout cas, de songer aux événements de l'année 485/4, quand Gélon, une fois maître de Syracuse, fit venir dans sa nouvelle capitale plus de la moitié des habitants de Géla (Hdt. VII 156) et créa ainsi des liens multiples entre les deux Etats. Il lui fallait donc supposer que l'artiste s'était déplacé d'une ville à l'autre en dehors de tout contexte politique.[95] Aujourd'hui, il semble qu'on puisse rendre compte de la chose beaucoup plus simplement. En effet, Jenkins a montré que le coin O32 de Géla, qui inaugure le groupe II de cette cité, doit être placé dans la période immédiatement postérieure à Himère, et cela l'a obligé à abaisser jusque vers 490–485 la date du modèle syracusain[96]; car fidèle, pour l'essentiel, au système de Boehringer, il n'a pas voulu – ou osé – franchir la limite fatidique de 485. On doit pourtant, malgré qu'on en ait, s'y résoudre: quelle vraisemblance y a-t-il en effet à admettre un intervalle d'une demi-douzaine d'années (au minimum) entre ces deux coins si étroitement apparentés? C'est donc vers 480 seulement que l'artiste dut graver V26 à Syracuse et c'est très peu de temps après qu'il fut envoyé à Géla, par ordre du tyran, pour y faire le premier coin de droit de type syracusain. Or, on se souvient que V26 est précisément l'un des droits auxquels sont associés d'abord des revers avec *qoppa*, puis ensuite des revers avec *kappa*. Par conséquent, la réforme orthographique ne saurait guère être antérieure à 480; on la situera, bien plutôt, un ou deux ans après cette date, surtout dans l'hypothèse (envisagée très sérieusement par Jenkins) où le groupe II de Géla ne commencerait que vers 475.[97]

Un autre rapprochement, plus remarquable encore, servira d'ultime contre-épreuve numismatique à la chronologie épigraphique. Boehringer a observé que le revers R42, après avoir été utilisé avec plusieurs droits syracusains – dans l'ordre V53 (B. 117), V32

[94] Boehringer, Syrakus, p. 78. Cf. Jenkins, Coinage of Gela, p. 43: «Close comparaison of details make it clear that Gela 032 must by the same engraver as the Syracusan die [V26]»; J. a en revanche repoussé, ou du moins mis en doute, un autre rapprochement stylistique proposé par B. (entre V107 à Syracuse et O33 à Gela).

[95] Syrakus, p. 79: «Die Künstler konnten gut einmal hier und einmal dort arbeiten in der nur ein paar Tagereisen entfernten Nachbarstadt; auch die Tatsache, dass vor 485 Syrakus und Gela miteinander in Kriegszustand gelebt haben, kann die evidente Verbindung nicht aufheben»; cf. H. Chantraine, JNG 8, 1954, p. 14, n. 36.

[96] Loc. cit. en n. 94: «the Syracusan die is later than this [i.e. Boehringer's date around 505 B.C.] but not later than 490–485»; cela parce que la série 4 à laquelle appartient V26 est déjà présente dans le trésor de Géla (voir ci-dessus), tandis que le groupe II de Géla ne s'y trouve pas encore. – C. M. Kraay, Gr. Coins and History, p. 39–40, était, sur la base de ce rapprochement, «tempted to conclude that the quadrigae coinage of Gela (...) began c. 484/483 immediatly after the burial of the Gela hoard», dont l'enfouissement, toutefois, s'avère un peu plus tardif (cf. supra n. 30).

[97] Cf. Coinage of Gela, p. 24–25 (480/475–475/470).

(B.63; *pl. 3, 20*) et V54 (B. 118) – a été apparié à un droit que l'on ne pourrait pas, à l'en croire, qualifier véritablement de «syracusain» et qui est de ce fait rangé parmi les coins «étrangers» (A3; *pl. 3, 21*), puisqu'il se trouve combiné, lui, avec trois revers au type et au nom de Léontinoi (mufle de lion à droite avec quatre grains disposés en cercle, légende ΛΕΟΝΤΙΝΟΝ; *pl. 3, 22*). Cette communauté de coins entre les deux monnayages implique nécessairement que les deux cités étaient alors unies politiquement.[98] Par là, on obtient un *terminus post quem* infranchissable: car c'est seulement à partir de 485 que Syracuse s'est trouvée dans le même camp que Léontinoi, cette ville faisant partie, on le sait, des cités que le tyran de Géla hérita d'Hippokratès, qui l'avait conquise peu avant sa disparition en 491 (Hdt. VII 154). Boehringer a dès lors été amené à supposer que Gélon, aussitôt après sa prise du pouvoir à Syracuse, fit venir en toute hâte de Léontinoi un graveur muni d'un coin de droit utilisable tant dans cette cité que dans la nouvelle «capitale» et que le graveur en question y retravailla,[99] pour lui donner une nouvelle jeunesse, le coin de revers R42; c'est ainsi qu'en 485 auraient été produits, dans un seul et même atelier, des pièces avec l'ethnique de Syracuse et d'autres avec celui de Léontinoi.

Sans nier l'intérêt de cette audacieuse hypothèse, qui semble du reste très généralement acceptée,[100] il faut bien voir qu'elle n'a de véritable sens que dans le système chronologique de Boehringer, dont elle constitue du reste un des piliers: car si le début du groupe III a été placé en 485, c'est à cause d'elle, le droit V32 – auquel est associé le revers de liaison R42[101] – étant le premier de ce groupe selon l'auteur du corpus; et l'on peut même, sans impertinence, aller jusqu'à penser que c'est cela qui a incité Boehringer à mettre de préférence ici la séparation passablement arbitraire entre le groupe II et le groupe III). Or, on a constaté que cette chronologie haute était désormais rendue caduque par le témoignage concordant de plusieurs trésors – dont

[98] Cela est admis par Boehringer, Syrakus, p. 79: «Es ist nicht anzunehmen, dass zwischen Syrakus und Leontinoi, solange beide Städte sich feindlich gegenüberstanden (...), ein Austausch von Stempeln erfolgt ist.» Cet exemple de communauté de coins, très exceptionnel pour l'époque classique, fut souligné par K. Regling, Gnomon 6, 1930, p. 636.

[99] C'est en effet dans l'association avec A 3 que R42 est le plus usé (cf. Syrakus, p. 22 et 135, no 117). La retouche consista à couper l'extrémité de la chevelure et à regraver la légende (ibid.; cf. aussi 79–80 pour l'exposé de l'hypothèse). Cette monnaie est très rare: le seul exemplaire connu de B. (p. 257 et pl. 30) était alors dans la coll. J. Wertheim, d'où il est passé en 1926 (Naville – Ars Classica XII, 1926, no 828; cf. le no 827, où R42 n'est pas encore retouché = B. 63, autre *unicum*) dans la coll. Lockett (SNG Lockett, no 877), puis à Oxford (Kraay, Gr. Coins and History, pl. 4, 3).

[100] Outre Regling (loc. cit. en n. 98), cf. plus récemment Kraay, Gr. Coins and History, p. 27 et n. 3 («an obverse die borrowed from Leontinoi»); R. T. Williams, NC 1972, p. 4 (qui cite Kraay en ajoutant: «Borrowing there certainly was»); surtout H. A. Cahn, Antikenmuseum Basel, p. 346, à propos du tétradrachme de Léontinoi no 347 (ici *pl. 3, 22*): «Unser Vorderseitenstempel wurde nach seiner Verwendung in Leontinoi nach Syrakus gebracht, ein für diese frühe Zeit einmaliges Phänomenon.»

[101] Ce revers est l'œuvre d'un graveur archaïsant qui revient à l'ancienne coiffure d'Aréthuse, telle qu'on la retrouve ensuite, ou simultanément, dans la série 8a (R70, R77). Voir d'ailleurs Boehringer, Syrakus, p. 21: «R70 erinnert an R42, ist von derselben Hand, und zwar ein wenig früher, wie neben der bei Nummer 117 auftretenden Koppelung auch die Archaismen im Gesicht beweisen (...) R77 steht zwischen R70 und R42.»

celui de Randazzo –, qui interdisent de faire remonter la «Massenprägung» avant 480. Comment admettre dans ces conditions que, plus de cinq ans après avoir inauguré son monnayage syracusain, Gélon ait dû faire appel à un graveur de Léontinoi qui, pour être plus immédiatement «opérationnel», aurait emporté avec lui un coin de droit de sa cité? Si encore on pouvait montrer que ce coin de secours fut largement utilisé à Syracuse, mais c'est tout le contraire[102]: de l'émission A3 on ne connaît toujours, semble-t-il, qu'un unique exemplaire et le coin en question n'a été, à Syracuse, associé qu'à un seul revers, usé et retouché au surplus, alors que les autres droits contemporains (V31–V37) ont été infiniment plus productifs.

Toutefois, le principal obstacle à l'explication de Boehringer réside ailleurs: il est dans le fait que le monnayage de Léontinoi ne peut pas avoir débuté aussi précocement que l'implique son hypothèse.[103] On ne saurait en effet imputer au hasard l'absence de toute monnaie de cette cité dans le vaste trésor de Géla (IGCH 2066) enfoui, on s'en souvient, vers 480 comme aussi dans celui, un peu plus tardif, de Passo di Piazza (IGCH 2068); c'est seulement dans celui de Monte Bubbonia (IGCH 2071), qui date de la fin des années 470, qu'apparaissent des spécimens de la plus ancienne série de Léontinoi, constituée par des tétradrachmes et des didrachmes de type syracusain (quadrige ou cavalier au droit/mufle de lion entouré de quatre grains au revers). Aussi est-il très généralement admis aujourd'hui,[104] même par les partisans du système de Boehringer (et cela au risque d'une certaine incohérence), que Léontinoi n'a commencé à frapper monnaie qu'au lendemain de sa «refondation» par Hiéron en 476, qui y regroupa les habitants de Naxos et de Catane (Diod. XI, 49). En attendant le corpus que doit donner Chr. Boehringer de ce monnayage, on peut essayer de rendre compte ainsi de la liaison de coins mise en évidence par E. Boehringer: le droit qui était supposé provenir de Léontinoi est en réalité un produit de l'atelier de Syracuse. Ce coin a d'abord été apparié – en guise d'essai – au revers R42, qui était alors à bout de course et fut même retravaillé pour la circonstance,[105] puis Hiéron le mit à la disposition de la nouvelle cité

[102] Comme devait le reconnaître Boehringer, Syrakus, p. 80 (cf. supra n. 99).

[103] On a admis longtemps, en effet, que les premières frappes de Léontinoi remontaient au tout début du Ve siècle: cf. e.g. Head, HN^2, p. 148, et Traité I, col. 1503. De même encore H. Chantraine, Syrakus und Leontinoi. Ein numismatisch-historischer Beitrag zur älteren westgr. Tyrannis, JNG 8, 1957, p. 7–20, qui en plaçait le commencement vers 490, à l'époque où Léontinoi dépendait d'Ainésidémos, homme de confiance du tyran de Géla.

[104] Voir notamment Chr. Boehringer, JNG 18, p. 94 sqq.; Kraay, Gr. Coins and History, p. 27–28 (qui toutefois fait commencer le monnayage de Léontinoi avant 480 déjà; cf. R. T. Williams, NC 1972, p. 3, pour qui – malgré Jenkins, Coinage of Gela, p. 151 n. – la présence d'une monnaie de Léontinoi dans le trésor de Géla n'est pas à exclure); P. R. Franke – S. Grunauer von Hoerschelmann, SNG München 5 (1977), nos 536 sqq.; Chr. Boehringer, dans Dewing Collection (cf. supra n. 7), p. 42; H. A. Cahn, Antikenmuseum Basel, p. 104; C. Arnold-Biucchi, Randazzo Hoard, p. 24–25.

[105] Boehringer, Syrakus, p. 80, croyait pouvoir inférer de la manière dont cette retouche avait été réalisée, avec des points aux angles et extrêmités des lettres, qu'elle était l'œuvre d'un graveur de Léontinoi appelé à Syracuse, puisque la technique en question ne se trouve pas à Syracuse avant le décadrachme; mais l'argument s'avère aujourd'hui invalidé, un tout petit nombre d'années (trois ans environ selon moi) séparant en fait la réfection de R42 de la confection des 5 revers du décadrachme, cf. W. Schwabacher, Das Demarateion (Bremen 1958), p. 25 et pl. 3.

de Léontinoi, où on l'utilisa assez longtemps puisque l'on connaît au moins trois revers qui lui sont associés. Cette émission est certainement parmi les premières[106] (sinon la première: le futur corpus tranchera ce point) du monnayage léontinien vers 475. Dès lors on peut affirmer que la réforme orthographique était accomplie en 476, car l'ethnique du revers syracusain R42 *(pl. 3, 20–21)* – présente déjà, et avant toute retouche, l'orthographe nouvelle.

Par là, on le voit, le *terminus ante quem* que fournit le butin de Cumes (474/3) se trouve non seulement confirmé mais encore déplacé vers le haut de façon très intéressante: c'est donc entre 479/8 (offrande de Gélon à Delphes) et 476/5 (refondation de Léontinoi par Hiéron) qu'il convient désormais de placer la substitution officielle de *kappa* à *qoppa*. On fera alors, sans audace excessive, un pas supplémentaire. Comme la date la plus haute est aussi la plus vraisemblable au point de vue numismatique (pour des raisons de style autant que de rythme monétaire), on est fondé à penser que la réforme, peut-être décidée déjà par Gélon à l'extrême fin de son règne, fut réalisée par Hiéron dès son avènement. Cette modernisation de l'orthographe ne peut guère dater, en fin de compte, que de 478.[107]

III. Du «Gélôneion» au «Damaréteion»

Un changement épigraphique jusqu'ici mal interprété et de ce fait insuffisamment exploité – quand il n'a pas été tout simplement rejeté comme un critère fallacieux – s'avère ainsi capital pour ancrer la chronologie absolue du monnayage de Syracuse sous les Deinoménides. Il devient possible, en tout cas, de répartir clairement la production entre les deux grands règnes de Gélon (485–478) et de Hiéron (478–467). Or, ce partage ne recoupe exactement aucun des classements en vigueur, pas même celui, pourtant proche, de C. M. Kraay.

Avec le défunt numismate d'Oxford, on peut du moins reprendre en toute certitude l'opinion qui prévalait avant 1929[108] concernant la date où le vieux tétradrachme au quadrige et à la petite tête d'Aréthuse fut transformé par l'adjonction de la *nikè* et des dauphins: il s'agit d'une création imputable à Gélon en 485/4 ou très peu après. Le

[106] Deux des trois revers associés au droit syracusano-léontininien sont représentés dans la coll. de la SNG ANS 4/II, nos 201–202, mais ils ne sont pas classés en tête de série; même chose dans la publication du trésor de Randazzo (no 80, issu des mêmes coins de dr. et de rev. que le no 201 de l'ANS), sans qu'on voie bien pourquoi, en l'absence du corpus en préparation. Pour le 3e revers, cf. Antikenmuseum Basel, no 347 (reproduit ici *pl. 3, 22*) ou Franke-Hirmer, Gr. Münze, pl. 5, 14, ou SNG München 536 (placé au tout début), ou Kraay, Gr. Coins and History, pl. 4, 3 (Oxford).

[107] Un changement de règne paraît être le moment le mieux approprié pour une telle réforme: à Athènes, l'adoption de l'alphabet ionien eut lieu, comme on sait, l'année où fut rétabli le régime démocratique (403/2); à Thespies, cette adoption fut réalisée au début de la guerre de Corinthe, vers 395 (cf. J. Taillardat/P. Roesch, Rev. Phil.[3] 40, 1966, p. 78–79), tandis que c'est seulement en 379, date de la libération de la Cadmée qu'elle fut, à mon avis, définitivement réalisée à Thèbes (cf. Chiron 22, 1992 [sous presse], no 24).

[108] Voir ci-dessus p. 12 et n. 33.

«Gélôneion» – pour lui donner ce nom analogique de celui de «Hiérôneion» forgé il y a peu par Chr. Boehringer (voir ci-après) – n'a d'abord été frappé qu'en très petite quantité: pendant trois ou quatre ans, jusque vers 482–481, il n'y eut qu'une enclume où un seul coin de droit fut associé successivement à quatre coins de revers, tous œuvre du même artiste (série 3 de Boehringer). Bien que les ressources en argent dont disposait le tyran n'aient notablement augmenté qu'à partir de sa victoire sur les Carthaginois, on constate, dès avant Himère, un sensible accroissement de la production (en vue de cette guerre?), qui se manifeste dans le fait que deux enclumes avec les droits V26 et V27 sont utilisées désormais concurremment; c'est alors aussi que reprend la frappe des didrachmes, interrompue depuis 485 (sinon déjà plus tôt). Le patron de l'atelier est toujours le «Maître de l'Aréthuse», réalisateur des nouveaux types, mais à ses côtés se trouve maintenant au moins un apprenti, qui taille quelques coins de revers (R22/23) et même sans doute le premier coin de droit V28, associé au premier revers des didrachmes (R33). A la veille de la réforme orthographique – c'est-à-dire, on le sait maintenant, au lendemain d'Himère (480) – un nouveau graveur (en qui on peut voir le futur «Maître au Krôbilos»)[109] fait son apparition en retaillant complètement l'effigie du revers R22. Cette production des années 482–478 correspond en gros à la série 4 de Boehringer; mais il faut prendre garde que la série 5 est en partie parallèle à cette série 4, car c'est certainement avant la mise au rebut des coins V26 et V27 que le droit V30 est placé sur une troisième enclume:[110] en fait, comme je l'ai montré ci-dessus, la véritable ligne de démarcation, constituée par le passage de *qoppa* à *kappa,* traverse les deux séries. Si donc Boehringer avait manifestement tort de faire coïncider la fin de la série 5 avec l'arrivée au pouvoir de Gélon, on ne saurait donner raison non plus à ceux qui, tel précisément Kraay, ont fait d'Himère le pivot entre les séries 5 et 6 (ou groupes II et III): le seul effet immédiat ou presque immédiat, de la victoire, dans le monnayage de Syracuse, c'est une nouvelle augmentation de la frappe grâce à l'installation d'une troisième enclume.

La mort de Gélon et l'avènement de Hiéron vont précipiter l'évolution amorcée dès 479. Le changement affecte en premier lieu l'aspect du revers des tétradrachmes. Suite à la réforme décrétée par le nouveau tyran, on va très vite modifier non seulement l'orthographe de la légende mais aussi la coiffure d'Aréthuse, et cela après une courte période de tâtonnements où l'on voit deux graveurs essayer de tourner à gauche l'effigie traditionnellement orientée à droite, l'un en conservant à la nymphe son ancienne coiffure (R26; *pl. 3, 17*), l'autre en adoptant déjà la nouvelle mode (R31; *pl. 2, 8*) dont R29 *(pl. 2, 13)* fournit la première attestation. Ce coin est une création du graveur désigné sous le nom de «Maître au Krôbylos» qui travaille d'abord sous la ferme direction du vieux maître comme en témoigne le revers R27 *(pl. 2, 14),*[111] encore avec *qoppa* alors que la réforme est déjà entrée en vigueur. Sa mise à la tête de l'atelier –

[109] Hypothèse de P. Höfer (cf. supra n. 51) que j'ai adoptée en l'adaptant à la nouvelle chronologie.

[110] Cette simultanéité n'a été que partiellement reconnue par H. Scharmer, art. cit. en n. 44, puisqu'elle range V30 certes à côté de V26 mais à la suite de V27 (tableau fig. 1).

[111] Pour l'attribution de R27 et la place de R29, deux points sur lesquels je m'écarte des conclusions de H. Scharmer, voir ci-dessus, p. 16–17.

où il restera plusieurs années (à en juger par le nombre de coins que l'on peut lui attribuer) – est exactement contemporaine de la substitution définitive de *kappa* à *qoppa*. Réfractaire, peut-être, à cette réforme (en tout cas son dernier coin de revers, R25; *pl. 3, 18,* reste fidèle à l'ancienne orthographe), le «Maître de l'Aréthuse» va disparaître très peu après Gélon lui-même, dont il aura été ainsi le graveur attitré (mais pas unique). Il est permis de se demander si Hiéron ne l'aurait pas envoyé à Géla auprès de son frère Polyzalos, puisque le premier coin de droit du groupe II de Géla a été attribué par Boehringer déjà, puis par Jenkins, au même artiste que l'auteur du droit syracusain V26, qui est à coup sûr l'œuvre du «Maître de l'Aréthuse». Cela impliquerait que la monnaie géloenne en question fut frappée vers 478/7:[112] comme les spécialistes admettent pour le début de ce groupe une datation entre 480 et 475, le moins que l'on puisse dire est que l'hypothèse ne serait pas invraisemblable au point de vue chronologique.

Si le changement de règne coïncide ainsi avec un renouvellement du personnel travaillant dans l'atelier monétaire, la chose semble due, au moins en partie, à une volonté d'accroître sensiblement la production. Avec la série 6 commence en effet la «Massenprägung», que Boehringer a su classer avec patience et rigueur mais dont il a malencontreusement placé le commencement en 485, quand Gélon était encore bien loin de disposer de la réserve en métal précieux nécessaire à la frappe de ces centaines de milliers de pièces (on compte environ 150 coins de droit pour les séries formant le groupe III). Kraay a parfaitement montré l'invraisemblance historique de cette chronologie,[113] et en plaçant le début du groupe III en 480/79 il ne s'est trompé que de peu: ce monnayage est nécessairement postérieur à 478, date de la réforme orthographique. D'autre part, comme je l'ai déjà laissé entendre à plusieurs reprises, il n'y a aucune solution de continuité entre le groupe II et le groupe III. Au point de vue stylistique, cela est rendu manifeste par l'attribution à un seul et même artiste, le «Maître au Krôbylos», de coins de revers appartenant à l'un et l'autre groupes.[114] Il y a au surplus deux liaisons de coins qui les unissent étroitement (et l'on peut penser que d'autres apparaîtront encore, les trouvailles nouvelles faisant souvent connaître des associations inédites ou même, parfois, des coins non répertoriés): l'une s'établit par le

[112] Cela rejoint l'hypothèse de C. M. Kraay, qui, après avoir défendu une date assez haute (vers 484) pour les premiers tétradrachmes de Géla (Gr. Coins and History, p. 39–40), a émis l'idée, sur la base du corpus de Jenkins (cf. supra n. 97 pour l'opinion de ce dernier), que les didrachmes inaugurant ce monnayage «were in all probability superseded by tetradrachms on the accession of Polyzalus in 478» (NC 1972, p. 17).

[113] Gr. Coins and History, p. 24 sqq. Se fondant sur le corpus, K. comptait 142 coins de droit pour le groupe III, mais leur nombre doit en réalité avoisiner 150, puisqu'il faut admettre que même aujourd'hui quelques coins nous demeurent inconnus: rien ne le montre mieux que le trésor de Randazzo où il y a 3 droits nouveaux pour ce seul groupe: cf. nos 393–396 (dr. nouv./rev. nouv. déjà attestés ensemble par l'exemplaire Ars Classica 15, 1930, 332), no 432 (dr. nouv. associé à R177 E; cf. B. 257 E) et no 475 (dr. nouv. associé à R216; cf. B. 310); voir aussi Chr. Boehringer SNR 57, 1978, p. 127, no 212 (dr. nouv. associé à R161; cf. B. 236); deux nouveaux droits sont apparus en outre dans la série 12e (tétradrachmes liés aux décadrachmes): SNG ANS 5/III, 120 (associé à R269; cf. B. 382) et SNG Delpierre 630 (associé à R275: cf. B. 389).

[114] Cf. H. Scharmer, art. cit. en n. 44, p. 96, qui relève que R43, qu'elle attribue à ce maître, est «ein Bindeglied, denn es lässt sich sowohl an R40 [Gr. II] anschliessen, steht aber auch schon R46 [Gr. III] sehr nahe».

revers R39, associé au droit V31 (B. 60) de la série 5 (groupe II) et au droit V32 (B. 64) de la série 6a (groupe III), l'autre par le revers R36 (didrachme), utilisé dans la série 5 (B. 53) comme dans la série 7 (B. 96). On n'a d'ailleurs pas pris assez garde que Boehringer lui-même reconnaissait implicitement ce chevauchement des deux groupes (séparés pourtant, selon lui, par le coup d'Etat de Gélon!) quand il écrivait que «mit der Ausprägung von V32 wird man begonnen haben, als man mit V31 noch nicht aufgehört hatte»[115]. C'est qu'en fait le groupe III commence au moment où, tout simplement, l'on décida d'installer une quatrième enclume (V32) puis une cinquième (V53–54); à peu près simultanément, on dut changer les coins fixés à la deuxième et à la troisième (V26 et V30 remplacés par V34 – dont on ne connaît, sans doute provisoirement, que deux coupelages sur les quatre ou cinq attendus – et V36), tandis que, sur la première enclume, V31 restait encore utilisable (voir tableau fig. 2). Or, il est désormais possible de dater assez précisément cette phase historiquement importante du monnayage: on est là vers 476/5, puisque le droit commun à Syracuse et à Léontinoi se trouve lié, par le revers R42, à V32, premier droit de l'une des deux nouvelles enclumes syracusaines.[116]

C'est pratiquement au même moment qu'a dû prendre fin la série 6a, dont le dernier coin est V36 ou mieux V37. Mais il n'y a pas de rupture entre elle et la petite série 6b (V38–V43)[117], qui peut elle aussi être placée aux alentours de 475: telle est en effet, on s'en souvient, la date approximative du trésor de Passo di Piazza (IGCH 2068), où la plus récente des monnaies syracusaines est une pièce de cette série (B. 85 = V41/R55). La série 7 semble être de prime abord un peu à part, car elle est constituée d'émissions de tétradrachmes qui sont sans liens – sinon stylistiques – avec ceux des séries précédentes et suivantes. Mais outre qu'elle se trouve tout de même liée à la série 6 par un coin de didrachme (revers R36 associé à V28 et à V46), les deux coins V44 et V45 viennent aisément prendre place, à côté l'un de l'autre, sur deux des enclumes qui se libèrent à la fin de la série 6b.

Que se passe-t-il sur les autres enclumes en fonction depuis le début du règne de Hiéron? Il faut évidemment y placer les coins de la série 8a, avec laquelle se terminerait, selon Mme C. Arnold-Biucchi[118], la première phase du groupe III. Notre tableau met

[115] Syrakus, p. 15.

[116] Très peu après, ou même simultanément, a dû être mise en place une 5e enclume, avec les droits V53 et V 54 (peut-être en alternance, car une stricte sucession ne semble ici pas possible), l'un et l'autre liés à R42. C'est la preuve que la série 8a, à laquelle appartiennent ces deux coins, est largement contemporaine des séries 6a–6b (lesquelles ne font qu'une: voir la n. suivante).

[117] Comme le prouve le fait que R49 lie V35 (série 6a: B. 74) à V43 (trésor d'Ognina, no 203: cf. Chr. Boehringer, SNR 57, 1978, p. 127). Il est dès lors assez secondaire de savoir que la série 6a se termine non pas avec V36 comme le croyait E. Boehringer, mais avec V37: cf. C. Arnold-Biucchi, Randazzo Hoard, p. 35, sur la base de deux associations nouvelles, mais apparemment sans connaître celle du trésor d'Ognina. Au surplus, V36 semble être aussi ancien que V32 (premier droit de la série 6a selon Boehringer), puisqu'ils sont liés par R43 (B. 65 et 79 E).

[118] Randazzo Hoard, p. 37, qui distingue trois phases, la 2e étant constituée par les séries 8b–11, la 3e par la série 12 et ses nombreuses sous-séries: «These three phases probably developed in a chronological sequence, but within the phases the issues can be considered parallel and contemporary», ce qui me paraît fondamentalement juste (cf. supra n. 116).

toutefois en évidence trois choses que la présentation du corpus risquait fort de masquer: c'est d'abord que la série 8a est contemporaine des séries 6a–6b (voir le lien qui s'établit entre elles dès le début par la revers R42); c'est ensuite que cette série, qui commence par occuper deux enclumes, se développe sur trois enclumes à partir du moment où l'on passe de 6a à 6b (voir le changement qui s'opère sur la 4e enclume, où V47 a toutes chances de succéder à V33, lui-même successeur de ce droit V32 dont il s'inspire étroitement);[119] c'est enfin et peut-être surtout – car cela oblige à déplacer la frontière entre les deux premières phases distinguées par Mme Arnold-Biucchi – que la série 6b se prolonge (au moyen du revers R56) dans la série 9a[120] (répartie sur deux enclumes). Autrement dit, s'il y a bien une frontière entre 8a et 8b – laquelle s'avère aujourd'hui liée à la série 11[121] –, il convient de placer toute la série 9 dans la première et non dans la seconde phase. Le passage de l'une à l'autre doit se situer un peu après l'enfouissement du trésor de Passo di Piazza, donc sans doute vers 474/3, date de la victoire de Cumes.

Le classement proposé ici implique que, pour la période d'environ cinq ans allant de l'avènement de Hiéron aux lendemains de Cumes (478–474/3), on fit usage d'un peu plus de 50 coins de droit (séries 6–8a et série 9). Il en resterait donc une bonne centaine[122] à loger entre 473 et 461, date très probable, comme l'enseignent les trésors, du début du groupe au *kétos* (séries 13–18). Cela donne une répartition équilibrée, même s'il fallait d'aventure remonter jusqu'à *ca.* 465, c'est-à-dire à la chute des Deinoménides, la fin du groupe II–III (série 12a–d): on en déduirait donc seulement que le rythme de la frappe dut encore augmenter dans la deuxième moitié du règne de Hiéron, ce qui serait fort admissible vu la médiocrité stylistique des émissions groupées dans les séries 8b et 10–12.

Mis à part, bien sûr, le décadrachme (et les tétradrachmes qui lui sont associés; *pl. 3, 23–24*), que Boehringer a classé tout à la fin de son groupe III (série 12e). Si la place de ce petit ensemble au sein de la grande série 12 était assurée, il n'y aurait plus moyen d'échapper à une datation très basse du premier décadrachme syracusain: force serait en effet de choisir entre 465, 463 ou 461,[123] en fonction principalement de la date

[119] Cf. Boehringer, Syrakus, p. 21: «V47 bei Nummer 102, womit die Reihe VIII eingeleitet wird, erinnert an V32.» Il soulignait également la parenté entre R70 et R42 (supra n. 101); mais c'est à tort – selon moi – qu'il plaçait celui-ci après celui-là, en se fondant sur le style et le couplage de R42 avec V53–54: R42 appartient au début de la série 6a et donc nécessairement au début aussi de la série 8a.

[120] C'est ce qu'a déjà vu Chr. Boehringer, JNG 18, 1968, p. 84. Cf. aussi M. R.-Alföldi, Dekadrachmon, Tabelle 1.

[121] Sur ce lien voir C. Arnold-Biucchi, Randazzo Hoard, p. 35 avec le tableau p. 36, qui montre aussi que la série 11 est liée à la série 10, ce que l'on ne savait pas.

[122] Sur le nombre des droits du groupe III cf. supra n. 113.

[123] Dans la fourchette 465–461 C. M. Kraay (loc. cit. en n. 4) marquait une préférence pour la date la plus basse, qui correspondrait à l'épisode relaté par Diod. XI 76, 2 (récompense octroyée par les Syracusains à leurs six cents plus valeureux défenseurs contre les *xénoi,* sous la forme d'un prix de bravoure, *aristeion,* d'une mine à chacun). G. Manganaro (art. cit. en n. 7, p. 23 sqq.), établit aussi un rapport étroit entre cet *aristeion* et le décadrachme, mais en fonction d'une nouvelle chronologie de l'histoire siciliote dans ces années-là, il date l'événement de 463; d'autre part, il considère que le décadrachme (série 12e) s'insère dans le groupe IV, qui commence selon lui en 466/5.

que l'on jugerait devoir préférer, jusqu'à plus ample informé, pour le passage du groupe II–III au groupe IV. Mais on peut légitimement refuser de se laisser enfermer dans ce dilemme. En effet, comme l'ont fait observer très justement plusieurs numismates – dont G. K. Jenkins en premier lieu, puis Maria R.-Alföldi dans son étude intitulée précisément *Dekadrakmon*[124] –, il n'est nullement établi que les tétradrachmes frappés en même temps que cette dénomination exceptionnelle aient leur place en queue de la série 12, ni même qu'ils en fassent partie. Si Boehringer leur a assigné cette place, ce n'est peut-être pas tant, en fin de compte, pour des raisons stylistiques qu'à cause du lion gravé dans l'exergue.[125] La présence d'un animal à cet endroit lui a paru être la préfiguration de ce qui caractérise le groupe IV, avec le *kétos* aussi en exergue. Mais l'argument manque de force, car il suffit de prendre en considération l'évolution postérieure pour constater que l'exergue, après le groupe IV, pourra à nouveau être souvent vide.[126] Bref, c'est manifestement avec des arguments d'un autre genre qu'il convient d'essayer de préciser la date du décadrachme, tenu jusqu'il y a peu pour le pivot de toute la chronologie syracusaine.

Mme R.-Alföldi s'est demandé naguère – sans vouloir ni pouvoir trancher – si l'année 478 ne devait pas constituer un *terminus ante quem* pour la frappe de l'émission attribuée à Damarétè: «Ob man als untere Grenze den Zeitpunkt ihrer Heirat mit Polyzalos, nach 478, nehmen sollte, als sie Syrakus verlassen hat, um in Gela zu leben, lässt sich nicht sagen».[127] Aujourd'hui, cette question exige une réponse fermement négative, si du moins l'on accepte de fixer en 478 précisément la réforme orthographique: le fait que les cinq revers actuellement connus du décadrachme[128] (comme ceux des tétradrachmes correspondants) aient tous l'ethnique avec *kappa* prouve de façon incontestable, à mes yeux, que l'émission date au plus tôt de cette année-là. Loin d'être un possible *terminus*

[124] P. 113–114, qui montre bien l'impossibilité de dater les décadrachmes sur la base du classement en série, «weil die von ihnen stilistisch unmittelbar abhängigen Tetradrachmen mit den anderen nicht gekoppelt sind». Cf. Jenkins, Coinage of Gela, p. 23 sq., qui – pour tenter de sauver la datation traditionnelle du «Damaréteion» – place la série 12e en tête et non plus en queue de cette série 12, ce qu'approuve R. T. Williams, NC 1972, p. 2, tandis que C. M. Kraay, ibid. p. 13–16, émet des doutes là-dessus (en raison notamment de l'influence exercée par le «Damaréteion» sur les tétradrachmes des séries 13 et 14; dans le même sens cf. Chr. Boehringer, JNG 18, 1968, p. 93–94, qui reste fidèle au classement paternel). De même encore H. A. Cahn (cité en n. 147), p. 99.

[125] Syrakus, p. 42, à propos de la série 13a: «Auf der Vorderseite erscheint hier zum ersten Mal im Abschnitt an der Stelle, wo zuvor der Löwe war (...), ein Tier, das die Griechen Ketos nannten».

[126] Ainsi dans le groupe V les séries 19 et 22 présentent un exergue vide, alors que les séries 20 et 21 ont là un symbole.

[127] Dekadrachmon, p. 117. Mme M. R.-Alföldi est en fait tentée de mettre le décadrachme un peu plus tard, vers 475, en supposant une relation entre ce numéraire exceptionnel et le financement de la campagne contre les Etrusques. – C'est la datation adoptée par D. Bérend dans SNG, ANS 5 Sicily III (1988), no 119, bien qu'elle ne renvoie pas au mémoire de la numismate allemande.

[128] Cf. W. Schwabacher, Das Damareteion (Bremen 1958), p. 25. Aux 17 ex. connus alors s'en sont ajoutés un 18e (trouvé à Catane en 1947 [?] et entré dans la collection Dewing (op. cit. en n. 4), p. 50, no 780: il s'agit de la combinaison V192/R264, déjà attestée par l'ex. de New York et celui de Boston, qui correspond à la 3e combinaison de coins chez Schwabacher, p. 25) et plus récemment un 19e (Schweiz. Bankverein 5, 1979, 96).

ante quem, 478 est donc un *terminus post quem* assuré, ce qui donne à penser que les circonstances de la frappe ne peuvent pas être exactement celles qu'indique Diodore en évoquant le «Damaréteion».

En fait il existe, on le sait, une autre limite supérieure, et qui a l'intérêt d'être plus basse de quelques années: c'est le *terminus* fourni par le monnayage de Léontinoi. Depuis toujours, en effet, on a souligné la parenté extraordinaire qui lie la série du décadrachme syracusain aux tétradrachmes léontinien ayant au droit le quadrige avec un lion en exergue, au revers soit d'abord une déesse couronnée très semblable à l'Aréthuse (mais entourée des quatre grains de Léontinoi en lieu et place des quatre dauphins de Syracuse; *pl. 3, 25*), ensuite un Apollon également couronné (et entouré non plus de grains, mais de trois feuilles de laurier, un second lion au revers occupant en quelque sorte la place de la quatrième sous l'effigie; *pl. 3, 26*), dans les deux cas avec la légende ΛΕΟΝΤΙΝΟΝ. Pour évident qu'il fût, ce rapprochement n'eut longtemps qu'un intérêt limité au point de vue chronologique, car la date des émissions de Léontinoi dépendait étroitement de celle que l'on assignait au décadrachme.[129] Désormais le rapport est inversé. Il est certain, en effet, comme on l'a vu, que le monnayage de Léontinoi n'a pas commencé avant 476/5. Resterait à déterminer combien de temps dura la frappe de la première série, avec le muffle de lion au revers: sans préjuger du résultat auquel parviendra Chr. Boehringer dans son corpus, il semble raisonnable d'affirmer, au vu du nombre des coins et de l'évolution stylistique, que la durée n'en fut pas limitée à un tout petit nombre d'années. Une datation avant *ca.* 470 paraît donc exclue pour la fin de cette série, qui pourrait s'être prolongée jusqu'à la chute des Deinoménides en 466/5.[130] Cela paraît de prime abord favoriser la date la plus basse pour les émissions apparentées au décadrachme et donc pour celui-ci également. Mais, comme le note justement Mme C. Arnold-Biucchi,[131] ces deux émissions pourraient fort bien avoir été frappées parallèlement à la série courante, exactement comme le «Damaréteion» à Syracuse. De fait, elles ont en commun d'avoir été quantitativement faibles ou très faibles: pour la première (déesse couronnée), on ne connaît même qu'un coin de droit et qu'un coin de revers;[132] pour la seconde, à peine plus abondante, ce sont seulement deux coins de droit et deux de revers qui ont été recensés jusqu'ici (malgré l'enrichissement du trésor de Randazzo, où figurent trois de ces pièces).[133] C'est dire

[129] Voir par exemple Head, HN², p. 148–149, et Traité I, col. 1234, s'appuyant sur la publication par A. J. Evans du premier exemplaire connu de l'émission au quadrige avec lion en exergue/déesse et quatre grains (Contributions to Sicilian Numismatics, NC 1894, p. 213 sqq.). Cf. plus récemment W. Schwabacher, Das Damareteion, p. 19–20 et pl. 5.

[130] C'est la chronologie qu'admet Chr. Boehringer, dans Dewing Coll., op. cit. p. 42 («ca. 476–468 B.C.»), en adoptant dès lors pour les tétradrachmes au quadrige et à l'Apollon au lion la date de «ca. 466 B.C.», ce qui semble toutefois un peu tardif par rapport à celle qu'il indique pour le «Damaréteion», soit vers 470 (cf. ibid., p. 50, no 780).

[131] Randazzo Hoard, p. 25. L'auteur estime également, par ailleurs, que la série courante de Léontinoi n'a pas dû continuer au-delà de 466, étant donné le caractère syracusain des types.

[132] Les exemplaires connus sont recensés dans: Gr. Münzen, Sammlung eines Kunstfreundes (1974), p. 132, no 91, à propos de l'exemplaire de cette collection (ici *pl. 3, 25*), qui provient de celle de Sir Arthur J. Evans (cf. supra n. 129).

[133] Randazzo Hoard, p. 54, nos 88–90 (cf. p. 25: «The early Apollo head issue at Leontinoi was no doubt a very limited one as there seem to be only two obverse and two reverse dies known».

qu'en bonne méthode il faut se satisfaire, au moins provisoirement, du *terminus post quem* de *ca.* 476/5, qui constitue déjà un progrès notable par rapport à celui, précédemment établi, de 478 et achève de prouver que le décadrachme ne saurait être mis en relation directe avec la victoire d'Himère.

Un *terminus* nettement plus bas encore devrait découler, selon Chr. Boehringer, du d'ores et déjà fameux tétradrachme «bâlois» d'Aitna qu'il a publié voici bientôt vingt-cinq ans. La datation précise de cet *unicum* (quadrige mené par Athéna au droit, avec une plante dans l'exergue/statue assise de Zeus au revers; *pl. 3, 27*) fait cependant problème. Personne, certes, ne songe à contester qu'il soit sensiblement antérieur au tétradrachme «bruxellois» de la même cité: c'est donc entre 476/5, date de la fondation d'Aitna par Hiéron, et le milieu ou la fin des années 460[134] qu'il convient de le placer. Mais à l'intérieur de cette fourchette d'une douzaine d'années, qui correspond en gros à celle du décadrachme syracusain, les possibilités semblent d'autant plus nombreuses que tous les spécialistes ne partagent pas nécessairement la conviction de l'éditeur sur la question de savoir laquelle des deux émissions a précédé l'autre.[135] Pour Chr. Boehringer, en effet, il ne fait – ou du moins ne faisait alors – aucun doute que c'est le décadrachme qui vient en second: car s'il était amené par là à bouleverser la chronologie reçue du groupe III, il ne mettait nullement en question le classement opéré par son père. Or, ce sont, à Syracuse, les tétradrachmes des séries 9–11 (en tout cas pas ceux de la série 13, avec laquelle commence le groupe au *kétos,* traditionnellement daté 474–450) qui offriraient, selon lui, les parallèles stylistiques les plus étroits avec la nouvelle monnaie. Comme celle-ci a par ailleurs toutes chances, à son avis, de remonter à l'année même de la fondation d'Aitna, cela entraînerait pour le décadrachme (censé appartenir à l'extrême fin du groupe III) une date vers 470–468, donc presque aussi tardive que celle que proposait Kraay au même moment. Il est clair que, dans ces conditions, on ne saurait plus guère identifier le premier décadrachme syracusain au «Damaréteion», quelle qu'ait été cette émission d'or ou d'argent.[136] Il s'agirait bien plutôt d'une monnaie commémorant un haut fait du règne de Hiéron finissant (victoire

[134] On peut en effet hésiter, pour le tétradrachme de Bruxelles (P. Naster, La collection L. de Hirsch [Bruxelles 1959], no 269), entre une datation haute, avant qu'Aitna ne soit abandonnée par les mercenaires des Deinoménides (événement que Diod. XI 76, 2 place en 461/0, mais qui doit remonter en réalité à ca. 463 au moins: cf. H. Wentker, Sizilien und Athen [Heidelberg 1956], p. 163–164 n. 40, qu'approuvent aussi bien Chr. Boehringer, art. cit. p. 75 que G. Manganaro, art. cit. p. 10), ou une datation basse, postérieure à cet événement (puisque le nom d'Aitna fut donné alors au bourg d'Inessa: voir Strab. VI 2, 3, 268). Mais en tout état de cause il doit se situer vers 465–460, certainement pas plus tard, eu égard à sa parenté stylistique avec le tétradrachme de Naxos de ca. 461 (pour lequel cf. supra, n. 7).

[135] Voir la critique de R. T. Williams, NC 1972, p. 8–9, à laquelle C. M. Kraay, ibid. p. 22, était ici bien tenté d'adhérer, semble-t-il («if Williams is right» ...); cf. d'ailleurs ACGC, p. 211. Même réserve chez M.R.-Alföldi, Dekadrachmon, p. 114–115.

[136] Chr. Boehringer ne tranchait pas ce point (comme le faisait C. M. Kraay, Gr. Coins and History, p. 40–41), mais plutôt que d'imaginer une monnaie d'or de 50 litres (= 2,9 g) ou de 10 dr. attiques (43,1 g), il préférait encore supposer l'existence d'un décadrachme d'argent plus ancien que le «Damaréteion» (JNG 18, 1968, p. 90–91). – Au cas où il faudrait retenir l'hypothèse d'une émission d'or en 480/79, il me semble clair que l'indication de Diodore quant à son équivalence avec l'étalon attique devrait être comprise comme se rapportant à *sa valeur,*

pythique de 470 ou olympique de 468), d'où le nom de «Hiérôneion» que l'auteur a suggéré de lui attribuer désormais.

Sans méconnaître l'apport considérable de cette contribution, je crois qu'il convient aujourd'hui de s'orienter vers une solution un peu différente. Sur la base même des rapprochements établis par Chr. Boehringer, on doit admettre que le tétradrachme «bâlois» d'Aitna est légèrement plus récent que ne l'a pensé ce savant. C'est en effet des années postérieures à 474 que datent certainement, selon moi, les tétradrachmes des séries 9–11, où certains coins de droit «sind – abgesehen von der Nike – dem Athenastempel ausserordentlich ähnlich»[137]. De plus, cette *nikè* est elle-même bien remarquable, puisqu'elle couronne non pas les chevaux mais l'aurige (c'est-à-dire la déesse), comme sur les tétradrachmes d'Himère après son retour à l'indépendance en 472.[138] Or, il s'agit là d'un trait relativement tardif, car cette attitude de la figure ailée n'apparaît guère dans le monnayage syracusain qu'au début du groupe IV (petite série 13b; cf. *pl. 3, 28*), évidemment postérieur au décadrachme. Mais on la retrouve – chose que Chr. Boehringer aurait pu souligner davantage[139] – sur les deux coins de droit de l'émission de Léontinoi avec le lion en exergue (et l'effigie d'Apollon au revers; *pl. 3, 26*). Il se pourrait, certes, que ce soit le graveur d'Aitna qui ait innové sur ce point, comme il aurait fait œuvre de précurseur aussi en ornant l'exergue; mais il ne saurait guère l'avoir fait des années avant que d'autres ne l'imitent. Or, tout le monde tient pour assuré, et à juste titre, que l'émission en question de Léontinoi s'inspire, pour le reste, du décadrachme. On ne peut donc exclure que celui-ci soit également antérieur au premier tétradrachme d'Aitna. En tout cas, la datation de la nouvelle monnaie aux alentours de 470 seulement (au lieu de 476) ne saurait impliquer automatiquement une date plus tardive encore pour le décadrachme: c'est, au mieux, un *terminus ad quem.*

Dès lors, et en m'abstenant de prendre nettement parti sur ce problème d'antériorité/postériorité, je propose de mettre le décadrachme syracusain en 472, date que Chr. Boehringer a envisagée mais qu'il a cru devoir repousser comme décidément trop

non à son poids: une expression telle que πεντέδραχμον χρύσεον à Delphes pour désigner le triobole d'or de Philippe (valant 5 dr. d'argent de poids attique) ne laisse guère de doute à ce sujet: voir J. Bousquet, BCH 109, 1985, p. 249 sqq. = Etudes sur les comptes de Delphes (Paris 1989), p. 139 sqq.

[137] Art. cit. p. 84. C'est particulièrement des droits V87 et 95 (série 9a) et 116 (série 11) qu'il rapproche le droit du premier tétradrachme d'Aitna. Sur ces comparaisons, voir les remarques de R. T. Williams, NC 1972, p. 8–9, qui montrent que les liens stylistiques ne sont pas moins nombreux avec les droits de la série 12d, comme aussi avec le décadrachme et les émissions apparentées de Léontinoi, notamment pour la présence d'un symbole à l'exergue.

[138] Sur cette série, qui n'est pas encore représentée dans le trésor de Monte Bubonia (IGCH 2071, vers 470) et dont il n'y a pas d'exemplaire non plus dans celui de Randazzo, voir F. Gutmann/W. Schwabacher: Die Tetradrachmen- und Didrachmenprägung von Himera (472–409 v.Chr.), MBNG 47, 1929, p. 104–144. Cf. par exemple Rizzo, pl. 21, 7.

[139] Curieusement, en effet, l'auteur ne semble relever nulle part (mis à part la description du droit en p. 78), cette particularité, que signalait en revanche W. Schwabacher, Das Damareteion, p. 20, en décrivant l'émission en question de Léontinoi: «Auf den Vorderseiten bekränzt Nike jetzt *zum ersten Male* [von mir hervorgehoben] nicht die Pferde, sondern den Lenker des Viergespannes». Cf. déjà L. Tudeer, op. cit. en n. 21, p. 97–98.

haute.[140] Quoique un peu plus tardive que la datation de compromis suggérée naguère par M. R.-Alföldi[141], cette solution originale n'interdit nullement, bien au contraire, de sauver l'essentiel de l'identification tout de même si attractive du premier décadrachme syracusain au «Damaréteion» de la tradition littéraire, monnaie qui pesait ou valait précisément dix drachmes attiques selon Diodore (XI 26, 3: νόμισμα ἐξέκοψε τὸ κληθὲν ἀπ' ἐκείνης Δαμαρέτειον· τοῦτο δ'εἶχε μὲν Ἀττικὰς δραχμὰς δέκα, ἐκλήθη δὲ παρὰ τοῖς Σικελιῶταις ἀπὸ τοῦ σταθμοῦ πεντηκοντάλιτρον) et dont aucun texte n'oblige à penser qu'elle était en or.[142] C'est en effet l'époque où, peu après la mort de Théron d'Agrigente, son fils Thrasydaios essaya de se dresser contre Syracuse et fut vaincu par Hiéron. Bien que, réduit au seul témoignage de Diodore, on ne sache pas grand chose de cette affaire, sinon qu'elle fut meurtrière et coûta à Thrasydaios son trône puis sa vie (Diod. XI 53), on peut présumer que Damarétè, résidant à Géla (à mi-chemin entre les deux cités), joua un rôle de premier plan en la circonstance, puisqu'elle était la sœur du tyran d'Agrigente et la belle-sœur de celui de Syracuse. C'est elle qui dut s'interposer entre le vaincu et le vainqueur. Du fait qu'elle était déjà censée avoir eu ce rôle d'intermédiaire au lendemain de la bataille d'Himère en plaidant pour les Carthaginois auprès de Gélon, il était fatal que la confusion s'installât entre les deux épisodes, d'autant plus qu'Himère fut sous la domination d'Agrigente jusqu'en cette année 472 précisément. On constate d'ailleurs que Diodore s'exprime à propos de Gélon accordant la paix aux Carthaginois de la même façon, à peu près, qu'en parlant des Agrigentins reçus par Hiéron au lendemain de sa victoire.[143] Bref, le «Damaréteion» a été transposé, en quelque sorte, d'une victoire syracusaine à l'autre, *ad majorem Gelonis gloriam* et aux dépens de Hiéron, mal-aimé de l'historiographie siciliote, comme le récit de Diodore en fournit tant d'indices quand il se fonde en particulier sur Timée.[144]

[140] Art. cit. p. 96: «Zum Abschluss bleibt zu fragen, aus welchem Anlass um 470 v.Chr. die frühe Dekadrachmenreihe emittiert worden ist. Schwerlich kann man dafür den Sieg über Thrasidaios von Akragas im Jahre 472 halten: wie wir oben sahen, ist dieses Datum für die Münzen zu früh». D'où sa datation du décadrachme vers 470 ou seulement 468 à laquelle il reste fidèle aujourd'hui: voir ci-après p. 209.

[141] Car en plaçant le décadrachme vers 475 elle pouvait continuer, elle aussi, à admettre un lien avec Damarétè (Dekadrachmon, p. 116–117; cf. supra n. 127), ce qu'en revanche Chr. Boehringer et a fortiori C. M. Kraay ou G. Manganaro ne pouvaient plus.

[142] Pour les autres témoignages (lexicographiques) sur le «Damaréteion», voir en dernier lieu M.R.-Alföldi, op. cit. p. 110–112. Sur le sens de στέφανος et de στεφανόω dans le passage de Diodore, cf. G. Manganaro, Note Diodore, dans: Mito-Storia-Tradizione (supra n. 13), p. 209.

[143] Comparer XI 26, 2 (παραγενομένων γὰρ πρὸς αὐτὸν ἐκ τῆς καρχηδόνος τῶν ἀπεσταλμένων πρεσβέων ... συνεχώρησε [ὁ Ἱέρων] τὴν εἰρήνη) et XI, 53 (οἱ δ'Ἀκραγαντῖνοι κομισάμενοι τὴν δημοκρατίαν διαπρεσβευσάμενοι πρὸς Ἱέρωνα τῆς εἰρήνης ἔτυχον).

[144] Sur cette hostilité de Timée à l'égard de Hiéron, cf. FgrHist 566 F 93 b (= Schol. Pind. Ol. 1, 29d), où T. s'exprime en revanche favorablement à l'égard de Gélon (de même dans le fragment F 18 = Schol. Pind. Nem. 9). Voir essentiellement, là-dessus, K. Meister, Die sizilianische Geschichte bei Diodor (Diss. München 1967), p. 41 (cf. aussi CAH^2 VII [1984], p. 384); plus récemment G. Maddoli, chez E. Gabba/G. Vallet, La Sicilia antica, II 1 (Napoli 1980), p. 49 et n. 106 et L. Pearson, The Character of Timaeus' History as it is Revealed by Diodorus, dans: Mito-Storia-Tradizione (supra n. 13), p. 17–29, en particulier 23–24 sur la tendance à magnifier l'œuvre de Gélon à Himère: «This must be Timaeus' version»; c'est à juste titre que P. attribue aussi à Timée le récit de l'ambassade des Carthaginois auprès de Gélon (voir la n. précédente), et il est certain que Timée faisait mention du «Damaréteion» (cf. Fgr Hist 566 F 93 b).

Datée en 472/1, la frappe du décadrachme et des tétradrachmes correspondants (série 12e)[145] se situe à un tournant du règne de Hiéron, quand le tyran de Syracuse – vainqueur pour la deuxième fois à Olympie au cheval monté après l'avoir été deux fois aussi à Delphes dans cette même épreuve[146] – se voit débarrassé de l'unique rival qui pouvait encore lui porter ombrage et devient ainsi le maître incontesté de toute la Sicile grecque. On doit admettre que ces pièces, qui sortent de l'ordinaire par l'adjonction du lion et de la couronne[147] aussi bien que par la qualité du style (sans parler du poids, dans le cas des décadrachmes), ont été émises avec une intention particulière. Il semble dès lors vraisemblable de penser qu'elles furent destinées à récompenser les officiers et les soldats qui s'étaient distingués devant Agrigente. En faveur de cette interprétation parle très fortement la première des deux émissions de Léontinoi contemporaines du «Damaréteion»: sur ce tétradrachme si proche de ceux de Syracuse, puisque le revers montre également une effigie féminine couronnée, les lettres AR qu'on lit au droit devant le poitrail des chevaux *(pl. 3, 25)* paraissent en effet pouvoir n'être que l'abréviation de ἀριστεῖον, «prix de bravoure», comme l'a bien vu G. Manganaro,[148] l'hypothèse d'une signature devant être définitivement écartée.[149] C'est d'ailleurs bien à la mention d'un *aristeion* chez Diodore (XI 76, 2) que cet historien et déjà C. M. Kraay avant lui rapportaient le premier décadrachme syracusain. Mais on a vu que la date résultant de cette identification, 463 ou 461, était trop basse, alors que celle qui est proposée ici peut s'accommoder de l'ensemble des données proprement numismatiques, sans être pour autant un objet de scandale pour les archéologues, aux yeux de qui le «Damaréteion» est la pierre angulaire de toute la chronologie du style sévère.

Denis Knoepfler
Université de Neuchâtel
Espace Louis-Agassiz 1
CH-2000 Neuchâtel

[145] Je considère donc que cette sous-série, loin d'être la dernière du groupe III comme le veut le classement traditionnel (cf. supra n. 124), doit se placer tout au début de la série 12, dans la suite immédiate des séries 8a et 9, tandis que le reste de la série 12 (a–d) est à peu de chose près contemporain des séries 8b, 10 et 11 (voir tableau fig. 2). A en juger par le nombre des coins de droit (plus de la moitié de ceux que compte l'ensemble du groupe III), il faut admettre une augmentation de la production dans la seconde moitié du règne de Hiéron (472–467), surtout bien sûr si l'on date de ca. 465 le passage du groupe III au groupe IV (voir ci-dessus, p. 28). Contra: Chr. Boehringer dans son c. r. de *Randazzo Hoard* (ci-après p. 209).

[146] On sait que Hiéron ne remporta la course de quadriges qu'en 470 à Delphes et en 468 à Olympie (cf. Cl. Rolley, BCH 114, 1990, p. 292 sqq., qui propose – après d'autres – de rapporter à Hiéron, et non pas à Polyzalos, la victoire célébrée par le monument de l'Aurige de Delphes); contra: Fr. Chamoux, FD II, L'Aurige de Delphes (Paris 1954, 1990[2]), p. 26 sqq. et Guide de Delphes: Le Musée (Paris 1991), p. 180 sqq.

[147] L'importance de cette couronne vient à juste titre d'être soulignée par H.A. Cahn, Die bekränzte Arethusa, dans: Florilegium Numismaticum. Studia in honorem U. Westermark edita (Stockholm 1992) p. 99–102: c'est pour lui la confirmation de la chronologie traditionnelle, pour moi l'indice que l'émission doit bel et bien être mise en rapport avec une victoire militaire.

[148] Art. cit. en n. 7, p. 28 sqq.; cf. aussi loc. cit. en n. 142, p. 209.

[149] Cf. Gr. Münzen. Sammlung eines Kunstfreundes (1974), p. 123, no 91. Mais on croira difficilement qu'il puisse s'agir de l'abréviation de l'épiclèse Ἀρχηγέτης désignant l'Apollon naxien (Thuc. VI 3), comme le suggère le catalogue.

Table des planches

Planche 1

1 Base de Gélon à Delphes (cliché P. Amandry, Ecole française d'Athènes, 40186)
2 Base de Gélon, partie gauche de l'inscription (idem, L 4928, 29)
3 Casque étrusque dédié au Zeus d'Olympie par Hiéron. London, British Museum (d'après M. Cristofani et autres, Les Etrusques, Paris 1986, p. 46)
4 Caducée de Syracuse en bronze, avec une inscription officielle (d'après W. Hornbostel, Jahrb. für Hamburger Kunstsamml. 24, 1979, p. 46–68)
a) Vue d'ensemble de l'objet (= fig. 19)
b) L'inscription gravée (= fig. 38)

Planche 2

5 Syracuse, didrachme du graveur R 33, série 4:
Boehringer 50 (V28/R33); Antikenmuseum Basel 426
6 Syracuse, didrachme du «Maître de l'Aréthuse», série 4:
Boehringer 51 (V28/R34); Antikenmuseum Basel 429
7 Syracuse, didrachme du «Maître de l'effigie à gauche», série 4:
Boehringer 52 (V28/R35); Bank Leu 48, 1989, 59
8 Syracuse, tétradrachme du «Maître de l'effigie à gauche», série 4:
Boehringer 48 (V26/R31); Antikenmuseum Basel 430
9 Syracuse, tétradrachme du «Maître de l'Aréthuse», série 3:
Boehringer 37 (V25/R21); Bank Leu 38, 1986, 31
10 Syracuse, tétradrachme du «Maître de l'Aréthuse», série 4:
Boehringer 47 (V27/R24); Antikenmuseum Basel 427
11 Syracuse, sétradrachme du graveur R33, série 4:
Boehringer 38 (V26/R22); Antikenmuseum Basel 425
12 Syracuse, même émission avec effigie du revers regravée:
Höfer, Beitrag zur Silberprägung von Syrakus (1982) 2
13 Syracuse, tétradrachme du «Maître au Krôbylos», série 4:
Boehringer 45 (V26/R29); Sotheby's New York, June 1991 (Hunt II), 246
14 Syracuse, tétradrachme du «Maître au Krôbylos» (?), série 4:
Boehringer 43 (V26/R27); Bank Leu 30, 1982, 43
15 Syracuse, tétradrachme du «Maître au Krôbylos», série 4:
Boehringer 44 (V26/R28); Sotheby's New York, June 1991 (Hunt II), 245
16 Syracuse, tétradrachme du «Maître au Krôbylos», série 5:
Boehringer – (V31/R28); Höfer, Beitrag zur Silberprägung von S. 3

Planche 3

17 Syracuse, tétradrachme du graveur R26, série 4:
Boehringer 42 (V26/R26); Antikenmuseum Basel 431
18 Syracuse, dernier tétradrachme du «Maître de l'Aréthuse», série 4:
Boehringer 41 (V26/R25); Antikenmuseum Basel 428
19 Géla, premier tétradrachme de type syracusain (groupe II):
Jenkins 104 (O32/R59; d'après The Coinage of Gela, pl. 7
20 Syracuse, tétradrachme de la série 6a:
Boehringer 63 (V32/R42); Niggeler I (1965), 143

21 Syracuse, tétradrachme hors série (droit commun avec Léontinoi n° 22):
Boehringer A 3 (V–/R42); d'après «Die Münzen von S.», pl. 30
22 Léontinoi, tétradrachme au mufle de lion (droit commun avec Syracuse n° 21):
Antikenmuseum Basel 347
23 Syracuse, décadrachme («Damaréteion»); série 12e:
Boehringer 375 (V191/R265); Antikenmuseum Basel 433
24 Syracuse, tétradrachme de la série du «Damaréteion»:
Boehringer 386 (V197/R274); Antikenmuseum Basel 434
25 Léontionoi, tétradrachme à l'effigie de l'Aréthuse syracusaine:
Sammlung eines Kunstfreundes (1974) 91, Bank Leu 50, 1990, 54
26 Léontinoi, tétradrachme à l'effigie d'Apollon de type ancien:
Bank Leu 45, 1988, 39
27 Premier tétradrachme d'Aitna:
Antikenmuseum Basel 250
28 Syracuse, tétradrachme de la série 13b (groupe IV):
Boehringer 434 (V232/R310); Sotheby's New York, June 1991 (Hunt II), 250

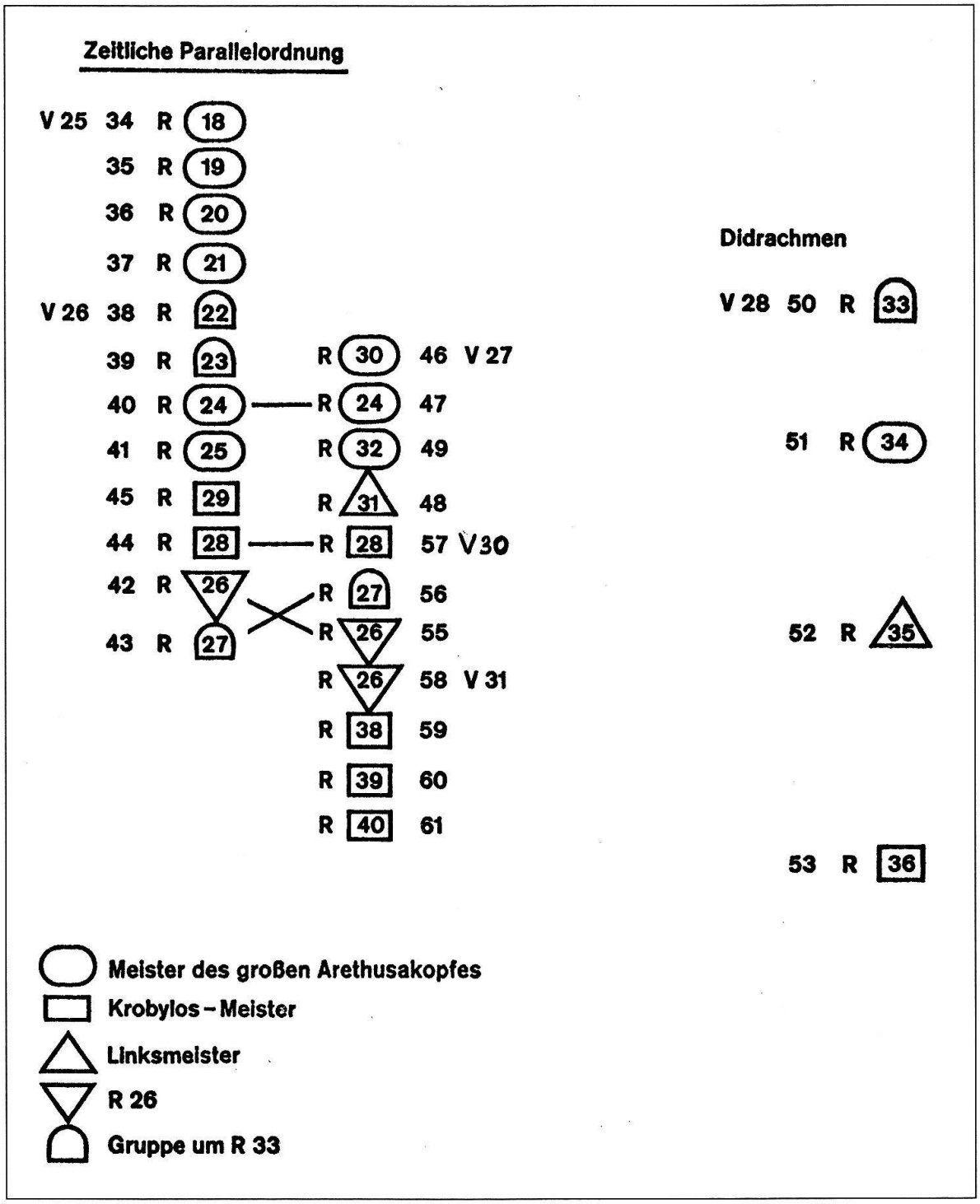
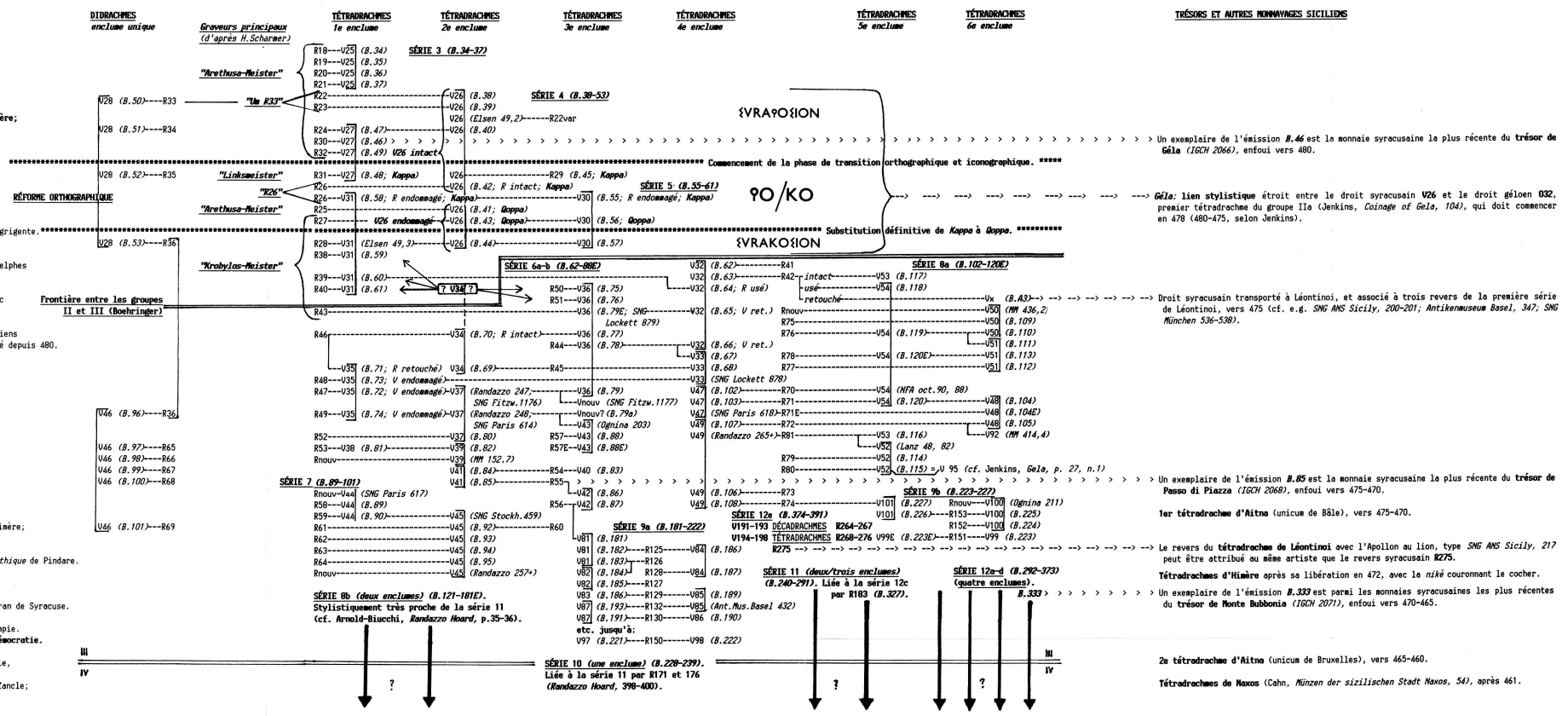


Fig. 1

Fig. 1: La succession chronologique des émissions de la série 4(–5) selon H. Scharmer, Ant. Kunst 10, 1967, p. 98 (cf. n. 44).

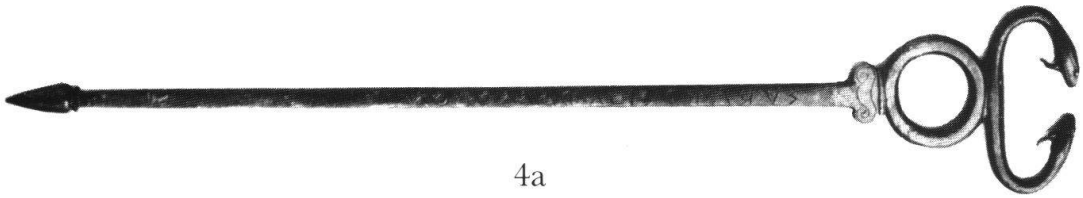
Fig. 2: Tableau des émissions syracusaines de tétradrachmes et de didrachmes sous les Deinoménides. B. = Boehringer, *Die Münzen von Syrakus* (1929). V = Vorderseite; R = Rückseite.


HISTOIRE DE SYRACUSE SOUS LES DEINOMÉNIDES
DIDRACHMES enclume unique
Graveurs principaux (d'après H.Scharwer)
TÉTRADRACHMES 1e enclume
TÉTRADRACHMES 2e enclume
TÉTRADRACHMES 3e enclume
TÉTRADRACHMES 4e enclume
TÉTRADRACHMES 5e enclume
TÉTRADRACHMES 6e enclume
TRÉSORS ET AUTRES MONNAYAGES SICILIENS
485/4 Prise du pouvoir à Syracuse par Gélon, tyran de Géla.
483/2 Conquête d'Himère par Théron d'Agrigente.
482 Hiéron de Géla vainqueur aux Pythia de Delphes.
481/0 Gélon est sollicité par les coalisés de Grèce propre.
480 Victoire de Gélon et de Théron sur les Carthaginois à Himère; Damarétè s'entremet entre vaincus et vainqueurs.
479/8 Monument de Gélon à Delphes.
478 Hiéron vainqueur aux Pythia pour la seconde fois.
478/7 Mort de Gélon, avènement de Hiéron; Polyzalos épouse Damarétè et succède à Hiéron comme tyran de Géla.
478-477
477/6 Conflit entre Hiéron et Polyzalos, soutenu par Théron d'Agrigente. Mort d'Anaxilas, tyran de Rhégion et de Zancle. Intervention de Hiéron dans les affaires d'Himère.
476 Victoires olympiques de Hiéron et de Théron; érection à Delphes du second trépied syracusain?
476/5 Fondation d'Aitna (Catane). Repeuplement de Léontinoi avec les habitants de Catane et Naxos, tandis qu'en ces deux villes sont installés des Doriens du Péloponnèse.
475 Après sa défection, Himère est également repeuplée de Doriens par Théron et son fils Thrasydaios, gouverneur de la cité depuis 480.
474 Polyzalos vainqueur aux Pythia? L'Aurige de Delphes?
474/3 Bataille de Cumes; victoire de Hiéron sur les Etrusques; offrandes syracusaines à Olympie.
473/2 Thrasydaios succède à Théron comme tyran d'Agrigente.
472 Guerre entre Thrasydaios et Hiéron. Siège d'Agrigente, victoire de Hiéron, et libération d'Himère; intervention de Damarétè dans les négociations de paix?
470 Hiéron vainqueur à la course de chars des Pythia; 1ère Pythique de Pindare.
469? Mort de Polyzalos; la dédicace de l'Aurige est modifiée.
468 Victoire olympique de Hiéron à la course de chars.
467 Mort de Hiéron à Aitna; Thrasyboulos lui succède comme tyran de Syracuse.
466? Monument commémoratif de Deinoménès, tyran d'Aitna, à Olympie.
466/5 Fin des Deinoménides (sauf à Aitna); instauration de la démocratie.
463 Réinstallation des gens de Catane sur le site de leur ville, et déménagement des Aitnéens à Inessa, rebaptisée Aitna.
461/0 Fin des troubles à Syracuse; libération de Rhégion et de Zancle; retour des Naxiens à Naxos et des Géloens à Camarine.
"Arethusa-Meister"
"Um R33"
"Linksmeister"
"R26"
"Arethusa-Meister"
"Krabylos-Meister"
RÉFORME ORTHOGRAPHIQUE
Frontière entre les groupes II et III (Boehringer)
SÉRIE 3 (B.34-37)
SÉRIE 4 (B.38-53)
SÉRIE 5 (B.55-61)
SÉRIE 6a-b (B.62-88E)
SÉRIE 7 (B.89-101)
SÉRIE 8b (deux enclumes) (B.121-181E). Stylistiquement très proche de la série 11 (cf. Arnold-Biucchi, Randazzo Hoard, p.35-36).
SÉRIE 9a (B.181-222)
SÉRIE 9b (B.223-227)
SÉRIE 8a (B.102-120E)
SÉRIE 10 (une enclume) (B.228-239). Liée à la série 11 par R171 et 176 (Randazzo Hoard, 398-400).
SÉRIE 11 (deux/trois enclumes) (B.240-291). Liée à la série 12c par R183 (B.327).
SÉRIE 12a (B.374-391)
SÉRIE 12a-d (B.292-373) (quatre enclumes).
DÉCADRACHMES R264-267
TÉTRADRACHMES R268-276
V191-193
V194-196
R275
Commencement de la phase de transition orthographique et iconographique.
Substitution définitive de Kappa à Qoppa.
ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΝ
ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΝ
ΡΟ/ΚΟ
Un exemplaire de l'émission B.46 est la monnaie syracusaine la plus récente du trésor de Géla (IGCH 2066), enfoui vers 480.
Géla: lien stylistique étroit entre le droit syracusain V26 et le droit géloen O32, premier tétradrachme du groupe IIa (Jenkins, Coinage of Gela, 104), qui doit commencer en 478 (480-475, selon Jenkins).
Droit syracusain transporté à Léontinoi, et associé à trois revers de la première série de Léontinoi, vers 475 (cf. e.g. SNG ANS Sicily, 200-201; Antikenmuseum Basel, 347; SNG München 536-538).
Un exemplaire de l'émission B.85 est la monnaie syracusaine la plus récente du trésor de Passo di Piazza (IGCH 2068), enfoui vers 475-470.
1er tétradrachme d'Aitna (unicum de Bâle), vers 475-470.
Le revers du tétradrachme de Léontinoi avec l'Apollon au lion, type SNG ANS Sicily, 217 peut être attribué au même artiste que le revers syracusain R275.
Tétradrachmes d'Himère après sa libération en 472, avec la nikè couronnant le cocher.
Un exemplaire de l'émission B.333 est parmi les monnaies syracusaines les plus récentes du trésor de Monte Bubbonia (IGCH 2071), enfoui vers 470-465.
2e tétradrachme d'Aitna (unicum de Bruxelles), vers 465-460.
Tétradrachmes de Naxos (Cahn, Münzen der sizilischen Stadt Naxos, 54), après 461.

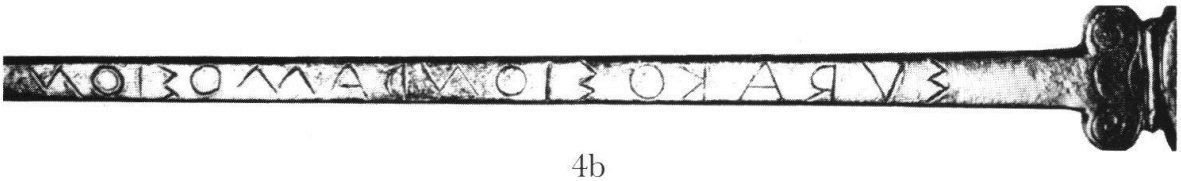
1

2

3



4a



4b

Denis Knoepfler, Syracuse sous les Deinoménides

Denis Knoepfler, Syracuse sous les Deinoménides

Denis Knoepfler, Syracuse sous les Deinoménides